L'A

GAMOLOGIE,

OU

DE L'ÉDUCATION

DES FILLES DESTINÉES AU MARIAGE.

PREMIERE PARTIE.

LA GAMOLOGIE, OU DE L'ÉDUCATION DES FILLES DESTINÉES AU MARIAGE;

OUVRAGE dans lequel on traite de l'excellence du Mariage, de son utilité politique & de sa fin, & des causes qui le rendent heureux ou malheureux.

PAR M. DE CERFVOL.

PREMIERE PARTIE.



Ut ameris amabilis esto.
Ovid. de Art. Am.





A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage en forme de Lettres, intitulé, *la Gamologie.* Ainſi que l'annonce ce titre, l'Auteur écrit principalement pour les femmes. Juge impartial entre elles & nous, il calcule avec une exactitude ſcrupuleuſe leurs droits & leurs avantages, éclaire leur amour-propre ſur leurs véritables intérêts, & paroît s'occuper autant de leur bonheur, que du bien général de la Société.

A Paris, le 11 Avril 1771.

Signé, RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils & autres, nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le Sieur DE CERFVOL Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition intitulé, *la Gamologie*: S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer

lédit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, &c. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées, &c. Qu'il en sera remis deux exemplaires, &c. DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes, &c. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, &c. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le premier jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent soixante & onze, & de notre Regne le cinquante-sixieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1365. fol. 512. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Article 108. du même Réglement. A Paris, ce 27 Juillet 1771.

J. HERISSANT, Syndic.



ENVOI.

Cet Ouvrage fut fait pour vous, ma chère Sophie ; il doit ſa naiſſance à des vertus dont je découvris le germe, lorſque vous n'aviez encore que des notions confuſes du bien & du mal. La ſenſible eſtime que j'eus pour votre Père, ce que je devais à la fille de mon ami, dont l'enfance m'était confiée, me portèrent à faire l'eſſai d'un nouveau genre d'éducation relative au Mariage. Mon but était de vous être utile, & je m'applaudis tous les jours des ſuccès qu'ont eu mes ſoins.

Vous êtes la plus heureuſe femme qui ſoit au monde ; votre Mari jouit d'un bonheur égal au vôtre. Sans être devin, j'avais fait votre horoſcope. Je ſçavais comment vous vous comporteriez en ménage. Cela devait être, & je m'y attendais. J'ajoute que preſque toutes

les femmes ſe procureront un ſort pareil au vôtre, quand elles le voudront : il leur ſuffit de vous imiter.

Lorſque M. D . . . . vous épouſa, il reſſentait pour vous ce qu'on appelle de l'amour ; peu d'hommes ont pû vous voir ſans éprouver ce ſentiment ; mais il ne croyait trouver dans Sophie qu'une femme ordinaire, qu'une femme dont la figure nous touche aſſez agréablement, pour en déſirer la poſſeſſion.

Un court eſpace de temps a fait changer ſon opinion. Ce n'a plus été le ſeul attrait du plaiſir qui l'a déterminé, lorſqu'il a découvert dans ſa femme le compagnon de ſes travaux, l'œconome de ſa fortune, le gardien incorruptible de ſa réputation ; enfin le véritable ami qu'on cherche ſi long-temps, & ſouvent ſi inutilement dans la Société. Il a ſenti tout le prix du tréſor qu'il avait acquis.

Depuis ſix ans que vous êtes mariée, trois enfans ſont venus reſſerrer les nœuds qui vous uniſſaient. Cela ne ſignifie rien ; mais voici le chef-d'œuvre

de la conduite : vous les avez allaités : & que de biens découlent de cette utile occupation, de cette obligation indispensable des mères !

La contrainte qu'elle impose à l'amour, en augmente le ressort ; elle fomente les désirs, & leur donne cette vigueur qui les distingue des velléités. Ce n'est pas tout. Elle bannit les soupçons, s'il en existe ; elle les prévient, s'ils ont à naître ; & réprimant la témérité qui ne respecte pas la vertu même, elle donne à l'Epoux ce dégré de sécurité, sans lequel l'Amour conjugal dégénère en une passion de peu de durée.

Je ne doute point qu'en suivant cette méthode, vous ne deveniez la mère d'une nombreuse postérité. Continuez donc. Plus vous aurez d'enfans, plus votre félicité s'accroîtra : tenez cette maxime pour certaine. Je m'apperçois que votre Mari sent déja pour vous quelque chose de plus que de l'amour. Vous l'avez amené à regarder le Mariage comme un état vénérable : il se-

gardera bien de rien faire qui puiſſe altérer l'idée qu'il s'en eſt formée, ni de vous forcer à en négliger les devoirs.

S'il vous aime, il vous reſpecte auſſi. Inſtruit de l'étendue de ſes droits, il n'ignore pas qu'il ſerait le ſeul coupable des fautes que ſon autorité vous ferait commettre. Vous n'avez rien de ſemblable à appréhender de ſa part. Entre vous l'amitié tempère les fougues de l'amour, & l'amour donne à l'amitié un caractère ſaillant qui l'empêche de ſe convertir en langueur. Vous avez ſaiſi le point du Thermomètre, qui convient préciſément en ménage. Les dégrés ſupérieurs ſont pour les Amans. Les Epoux qui y atteignent, ne tardent pas à ſe précipiter dans l'extrême oppoſé.

Peu de femmes ſeront jalouſes de votre bonheur ; le plus grand nombre ne le comprendra pas ; cependant, elles en ſeront irritées, & ſe ligueront pour le détruire. La comparaiſon de votre conduite à la leur, les rendra furieuſes. N'ayant pu entamer le cœur de vo-

tre Mari, elles essayeront de corrompre le vôtre, en y faisant naître des soupçons. Si la tentative ne réussit pas, elles vous allarmeront sur les dangers que court votre santé, en devenant si souvent mère, & sur-tout en allaitant.... & puis les dégoûts...... votre Mari commence d'en éprouver......quelqu'une ajoutera confidemment qu'elle s'en est apperçue. L'aveu est cruel; il est souvent perfide; & vous ne concevez pas comment une femme en peut faire de semblable. Vous ignorez jusqu'où peut aller l'envie quand elle n'est pas corrigée par la honte.

Résistez de toutes vos forces aux craintes qu'elles veulent vous inspirer: marchez d'un pas ferme vers le but que vous vous êtes proposé. Ne craignez rien; que le retour de l'âge même ne vous effraye pas; une inclination fondée sur l'estime, des plaisirs qui n'ont point été partagés, une couche intacte, en un mot, doit faire la félicité de deux Epoux à cinquante ans.

Les gens de la bruyante Compagnie ne penſent pas comme nous ſur l'article du Mariage. L'ennui, le vuide du cœur, les portent à varier continuellement. Le défaut de principes leur a fait imaginer qu'en outrageant l'amour, qu'en bleſſant l'amitié par l'endroit le plus ſenſible, ils parviendraient à les fixer. Ce qui met la force de l'éducation dans tout ſon jour, c'eſt de voir ces maximes dépravées dans la bouche des plus graves perſonnages.

Il eſt même quelques circonſtances où elles ſont de rigueur pour la vertu. Elle s'en défend; mais le ridicule prend ſoin de venger les infractions qu'on oſe faire à ſes loix.

J'ai vu plus d'une femme feindre d'aimer ailleurs, pour rappeller ſon Epoux :

La ruſe n'eſt pas nouvelle,
Et n'a jamais réuſſi.

En effet, c'eſt un remède de Charlatan, qui aggrave le mal, au lieu de le guérir. Heureux encore s'il ne le pallie:

pas : il n'en deviendrait que plus dangereux.

L'union conjugale eſt fondée ſur la confiance. Sans elle point d'amour, au ſens où je prends ce mot, point d'eſtime, encore moins d'amitié & de vénération. Si vous parveniez à détruire dans votre Epoux l'idée de poſſeſſion excluſive, ſeule capable de faire naître les affections ſolides & vraies, tous les liens de votre ſociété ſeraient briſés; vous ne ſeriez plus que la Maîtreſſe de votre Mari, & il agirait avec vous ſur ce pied-là. En vain ſa paſſion & vos charmes ler ameneraient par intervalle : ſa raiſon l'éloignerait. Enſuite de la jouiſſance, la raiſon eſt un contre-poids plus fort que l'amour.

Vous avez franchi l'écueil le plus redoutable, celui où l'amour échoue preſque toujours; votre Mari vous a aimée après la poſſeſſion; vous êtes devenue mère & nourrice, & ſa tendreſſe s'eſt accrue. Vous voilà à l'épreuve du temps. Ce qu'il y a de plus flatteur pour vous,

& ce qui ſemble aſſurer votre deſtinée ; c'eſt que votre bonheur ne dépend, ni de la foibleſſe de votre Epoux, ni de votre art à le ſéduire. Ces frêles mobiles de la félicité de quelques femmes ne tiendraient pas pendant ſix années de ſuite à l'intime ſociété du Mariage. Vous êtes heureuſe, parce que la conduite que vous avez tenue mène au bonheur. Exception faite des antipathies invincibles, je doute que vous euſſiez été haïe de n'importe quel homme : le plus méchant eût appris à vous reſpecter. Vous êtes pleinement convaincue aujourd'hui qu'il n'eſt pas impoſſible à une femme de rencontrer le bonheur ſous le joug de l'Hymen ; & vous ſçavez par expérience combien peu il en coûte à des Epoux pour faire naître les délices & les fixer au milieu d'eux. Je vous l'avais bien dit, que la félicité ou l'infortune, dans quelqu'état que ce ſoit, dépend très-ſouvent de la conduite de ceux qui l'embraſſent.

Au reſte, ma chère Sophie, cette foule de déſordres qui trouble l'union

conjugale n'est pas, à proprement parler, l'ouvrage de votre sexe ; on peut nous l'imputer, comme à vous, puisque nous sommes les maîtres, ou plutôt les tyrans de l'éducation.

Presque toutes les filles, au moment qu'elles s'engagent, sont dans une ignorance absolue par rapport à ce qui peut constituer le bonheur dans le Mariage : on leur apprend à séduire, & jamais à se faire aimer. Voilà la source du mal ; & la manière dont elles se comportent étant femmes, m'évite la peine de le prouver. D'un autre côté, je m'apperçois qu'en suivant pied à pied le plan que je vous ai tracé, vous êtes parvenue sans efforts, à la plus heureuse situation dont notre condition soit susceptible. Cette considération m'a fait résoudre à le publier : mais comme je ne l'avais rédigé que pour vous, j'ai besoin de votre aveu.

Je vous préviens qu'en le livrant à la presse, je n'y ai rien retranché. J'ai cru que les leçons que je vous donnais

il y a quelques années dans l'intimité du ſecret, pouvaient devenir publiques, ſans que votre amour-propre en ſouffrît. Sur ce principe, j'ai laiſſé ſubſiſter tout ce qui tombait ſur vos défauts perſonnels. Ces endroits de mon Livre ne ſeront pas les moins utiles. Ils faciliteront les jeunes perſonnes de votre ſexe qui cherchent des modèles, ou qui veulent ſe corriger. Ils les encourageront, en leur faiſant ſentir que ce plan n'eſt pas impraticable, & qu'il n'eſt pas beſoin d'être née avec des diſpoſitions extraordinaires pour s'y aſſujetir.

S'il était vrai qu'en Morale comme en Phyſique, les mêmes cauſes duſſent produire les mêmes effets, je ne tarderais pas à goûter un plaiſir qui ſemble plus ignoré de ceux qui ſont plus à portée d'en jouir : j'aurais fait du bien.



LA



L A GAMOLOGIE, OU LA SCIENCE DU MARIAGE.



LETTRE PREMIERE.

Ce que c'eſt que le Mariage. Dangers de la ſéduction dans l'âge tendre. Inconvéniens du Cloître. On y a de fauſſes ideés du monde. Le Mariage eſt un acte ſérieux, ſes nœuds ſont perpétuels de leur nature ; il n'éxigeait pas moins de précautions, lors même qu'on pouvait le diſſoudre.

VOus avez quinze ans, Sophie, & il eſt temps de ſonger à vous établir. Votre état, votre fortune,

& plus que tout cela, le tempérament dont vous êtes douée, me font présumer que pour achever mes fonctions de Tuteur, il ne me reste plus qu'à vous donner un Epoux. De tous les soins dont votre Père me chargea en me confiant votre tutelle, celui-ci est le plus difficile à remplir, & je frémis toutes les fois que je pense à m'en acquitter.

Se marier, Sophie, c'est déterminer par un seul mot le sort de sa vie entière; c'est fixer irrévocablement sa félicité ou son malheur. Il est peu de situations moyennes entre ces deux termes extrêmes; & quiconque ne trouve pas dans le mariage un bonheur parfait, court risque de passer

:s jours dans cet état de lan-
ueür & de non-jouissance, au-
uel la mort est peut-être pré-
rable.

C'est moi cependant qui dois
ous guider dans ce choix hasar-
eux : je l'ai promis à votre Père ;
gez à quel point j'étais son ami!
ose ajoûter que je vous chéris
ıtant que je l'aimai ; & vous
avez que je ne me pardonne-
is jamais un conseil qui ren-
'ait ma Pupile malheureuse.

Si nos mœurs eussent permis
ıe je veillasse sur votre enfance,
que votre éducation eût été
on propre ouvrage, la chose
rait moins embarrassante : ayant
:cu dans le monde, vous le con-
.îtriez. Votre Sexe est plus ha-

bile à pénétrer dans les replis du nôtre; il devine mieux un homme, qu'un autre homme ne le devinerait; & l'Amant le plus circonspect, le plus dissimulé même, ne serait plus une énigme pour vous à l'âge où vous êtes. Mais vous avez passé vos jours dans une société où l'on ne connaît des hommes & du mariage que le nom; où la plûpart des idées qu'on a du monde, sont fausses. Dans le style de quelques Recluses, tout homme est un monstre; le monde entièr, un séducteur. C'est le langage de l'envie: on affecte ordinairement de mépriser des objets dont on est privé. Il ne serait pas impossible que les premiers vœux d'un

être qui ne vit plus pour la ſociété, fuſſent pour ſon extinction; & qu'il ſouhaitât au moins que tous ceux de ſon eſpèce participaſſent à ſon utilité. Le poids de la chaîne accablante que l'on traîne dans la ſolitude forcée, s'augmente par les années qu'on y paſſe. Une Religieuſe, dégoûtée du Cloître, cherche à s'aſſocier des victimes de l'ennui qui la dévore : elles n'affaibliſſent ni l'étendue ni la durée de ſes peines; mais elles retranchent quelque choſe du bonheur général. Ne ſerait-ce pas là le motif de tant de déclamations où l'on exagère les dangers du monde, & la ſécurité de la vie monaſtique?

Il eſt un écuell à craindre dans l'âge tendre, ma chère Sophie: incapables d'aucune détermination, c'eſt toujours l'autorité qui nous décide. Ainſi quels que ſoient vos projets ſur vous-même, comme vous n'avez pas encore la force de donner à l'un de vos ſentimens la prépondérance ſur l'autre, vous vous bornerez à vouloir : une volonté étrangère vous fera agir. Ce qui rend cette ſituation délicate, c'eſt qu'il eſt mille moyens ſûrs de ſéduire, & qu'il n'en eſt pas un d'infaillible pour éviter la ſéduction.

Lorſqu'il s'agira, par exemple, de vous enlever au ſiècle (*a*), on

(*a*) *Siècle*, eſt le nom myſtique de la ſo-

ne manquera pas, pour trancher ſur vos objections ou pour les prévenir, de vous obſerver qu'on ne veut pas ſe tromper ſoi-même ; qu'on n'a nul intérêt à le faire, & qu'il ſerait abſurde de le préſumer. Cet exorde eſt impoſant : au fond ce n'eſt qu'un vieux menſonge, que bien des gens ſe ſont repentis d'avoir cru. En vérité, dira une Sœur qui croit avoir captivé votre confiance, convenez, ma chère, que nous ſommes heureuſes d'être à l'abri des orages qui agitent con-

---

ciété : nom auquel il ne manque, pour être une groſſe injure dans la bouche d'une Recluſe, que de ſignifier quelque choſe. La métaphore qu'on emploie aujourd'hui eſt l'effet du ton poli qui règne par-tout.

tinuellement le monde. Ne voyez-vous pas que dans toutes les conditions, ſoit à la Cour, ſoit à la Ville, les plaiſirs s'achetent au prix de la tranquillité; qu'ils ſont toujours le prélude des peines les plus cuiſantes? Ici la None vous accablera d'exemples; & comme l'importance des faits dépend beaucoup de ceux qui les racontent, vous en ſerez frappée. Dans nos retraites, ajoutera-t-elle, ſi la félicité n'a point cet éclat qui éblouit, elle a plus de réalité: ſa durée eſt inaltérable. Les chagrins, les ſoucis, qui déchirent les familles, ſont ignorés dans le célibat où tous nos ſoins ſe bornent à nous-mêmes. Dans ces lieux, le remords ne ſuit point les déſirs, ni la ſatisfaction

des désirs; & si le vrai bonheur consiste dans le repos absolu de l'ame, dans l'oisiveté de tous les sens, nous en jouissons. Ah! ma chère, continuera-t-elle, j'ai vécu dans le monde; je connais tout ce qu'il a de faux & de dangereux : aussi je l'ai haï dès que je l'ai connu. Mes parens, qui s'apperçurent de ma répugnance, firent tout pour la vaincre; & moi-même, je l'avoue à ma honte, je balançai quelque temps entre le monde & le Cloître. On grossissait à mes yeux les sacrifices que j'allais faire. Le contraste d'une vie dissipée avec une retraite totale; des jouissances qui m'étaient promises avec les privations dont j'étais menacée, me

jettait dans la plus cruelle incertitude. Tous ces divers objets ſe préſentaient à moi ſous des couleurs qui ne leur étaient point propres; & cette illuſion était la ſource de ma perpléxité. Mon irréſolution ſubſiſta tant que je fus novice ; mais avec quelle joie je me rappelle le jour où je prononçai mes vœux! Tous mes deſirs furent déterminés par ma vocation. A l'inſtant il me ſembla qu'un mur épais s'élevait entre le monde & moi. Je bénis tous les jours les ſermens qui m'impoſerent de l'oublier; & vingt ans écoulés dans la paix & l'innocence, vingt ans paſſés ſans avoir éprouvé un ſeul regret, ſont un garant bien ſûr de la bonté de mon choix.

La Communauté ne manquera pas ensuite de vous trouver des dispositions pour le Cloître : on vous supposera même un goût, un penchant fixe pour ce genre de vie. En vain votre conduite serait-elle diamétralement opposée à la Règle que vous devez embrasser : la Règle autorisera tout en vous ; tout, jusqu'à vos caprices, tant que vous n'y serez point soumise. La tyrannie ne vous opprimera que lorsque vous ne pourrez plus reclamer contre elle.

Un homme du monde vous dira des Nones tout le mal que les Nones disent de la Société. S'il aspire au bonheur d'être votre Epoux, il exagerera les avanta-

ges de ſon état ; & s'il ne déprime pas les autres conditions, il vous fera du moins obſerver ſoigneuſement tous les inconvéniens qui y ſont attachés. S'il était poſſible de conſulter une perſonne de chaque profeſſion, le réſultat de leurs avis divers ſerait, peut-être, de n'en embraſſer aucune, & l'embarras augmenterait proportionnellement au mérite & à la fortune du ſujet qui conſulterait.

C'eſt un des malheurs attachés à notre jeuneſſe, que de floter continuellement au gré des paſſions d'autrui. L'adoleſcence cependant eſt appellée la ſaiſon des plaiſirs : c'eſt, ſans doute, parce qu'alors nous ne partici-

pons point aux affaires qui occupent les perſonnes plus avancées en âge; mais auſſi notre conduite dans nos premieres années dépend ſi peu de nous, & eſt tellement ſubordonnée à des intérêts étrangers, qu'il eſt fort à craindre que les événemens ne tournent pas à notre avantage. Tous les momens entre la naiſſance & notre établiſſement dans le monde, peuvent être regardés comme un intermédiaire entre le néant & l'éxiſtence, heureuſe ou malheureuſe, mais abſolument dépendante de la ſagacité ou de l'ineptie, du bon ou du mauvais vouloir de ceux auxquels nous ſommes ſoumis.

Le danger qui accompagne

un choix, quel qu'il ſoit, ne doit cependant pas nous empêcher d'en faire un. La ſeule règle qu'on ait à ſuivre, en ce cas, c'eſt de comparer entre eux les divers dégrés de répugnance ou d'attrait dont nous ſommes mus à l'occaſion des différens objets d'établiſſemens qui ſe préſentent. Une fois prévenus contre les exagérations de ceux qui veulent nous rendre les compagnons de leur fortune, nous ne recueillerons leurs ſentimens que pour apprécier les inconvéniens de leur état, & nous décider enſuite pour celui qui en paraît le moins ſuſceptible relativement à notre façon d'être.

La vie clauſtrale a, ſans doute,

un bon côté : c'est, de toutes les situations, la plus fixe. Il ne peut arriver de grandes révolutions dans des cercles aussi étroits ; & l'air d'importance que les bonnes Sœurs donnent à des puérilités, prouve assez l'ignorance où elles sont par rapport à tout ce qui tient au grand. S'il ne s'agissait dans le Cloître que de l'abnégation des agrémens de la vie, je conçois comment, à l'aide de la réflexion, l'on pourrait s'y renfermer ; mais quand je viens à considérer que, pour jouir de la portion de bonheur qui est attachée à ces retraites, il faut voter contre la nature, je doute que des individus bien constitués puissent remplir les conditions

auxquelles ce bonheur eſt promis, à moins qu'ils ne ſoient extraordinairement ſecourus. Les grandes qualités & les grands défauts dénotent un méchaniſme vigoureux, une merveilleuſe organiſation dans ceux qui en ſont doués; & les facultés énergiques répugnent à l'inertie monacale. Revenons à la Société.

Le monde n'eſt ni corrompu ni corrupteur, comme on vous l'a dit : il y a de la corruption dans le monde, parce qu'il en eſt des qualités morales, comme des qualités phyſiques. Tout s'engendre, s'accroît, ſe détruit, ſe corrompt par conſéquent; & le paſſage de l'exiſtence réelle à la corruption parfaite,

comme celui de la corruption à l'exiſtence, n'eſt qu'un point imperceptible.

Tous les hommes ne ſont pas des perfides ; tous auſſi ne ſont pas vertueux. Si l'on pouvait généraliſer les propriétés de l'ame humaine, toutes les notions du bien & du mal ſeraient confondues. Les vertus & les vices ſont au monde ce que les *clairs* & les *ombres* ſont au tableau. Et croyez-moi, ma chère Sophie, les *grands jours*, dans les Cloîtres, ſont pour le moins autant ménagés que parmi nous. La ſcène de la Société a des endroits faibles ; mais elle étonne par des *coups terribles* qui les font diſparaître. En général, dans les Maiſons

Religieuſes, tout eſt petit ; tout, juſqu'à la vertu, & le ſublime en tout genre, y eſt ignoré. Vous n'en pouvez pas juger actuellement, parce que l'acte par lequel nous jugeons, exige l'expérience & la faculté de comparer, qui vous manquent.

Mais il ſuffit qu'il y ait des hommes trompeurs, & que le haſard ou les réſultats combinés de notre conduite produiſent dans le monde pluſieurs ſituations dangereuſes, pour exciter notre circonſpection ; ſur-tout lorſqu'il s'agit d'une démarche dont les ſuites, bonnes ou mauvaiſes, n'ont pour terme que la durée de la vie.

Le droit de rompre des nœuds

mal assortis a subsisté long-tems dans l'Univers. L'Histoire des anciens Peuples dépose en faveur de ce fait, & la nôtre même en offre des vestiges frappans dans des siècles assez voisins de celui où nous vivons. A ne consulter que la raison, libre & dégagée de toute opinion Religieuse, il paraît que cet usage est fondé (*a*) ; car enfin, rien ne semble devoir empêcher la résolu-

(*a*) Si l'on ne s'attachait qu'à considérer les penchans & les faiblesses inséparables de l'humanité, l'incompatibilité de tout vœu absolu, avec notre façon d'être, serait encore plus frappante. Mais la Religion & les Loix fixent notre inconstance, &, sans détruire nos penchants, les dirigent vers le plus grand bien possible.

tion d'un pacte auquel les parties intéressées ont renoncé d'un commun accord. La question ne changera même pas, dans cette hypothèse, quand la volonté mutuelle de se quitter n'existerait point, mais que l'un des époux serait lézé par l'autre : car on ne doit pas m'astreindre à tenir des promesses faites à un tiers qui le premier a violé les conditions de ces promesses. Quand on a promis sur des motifs clairs & distincts, leur cessation doit entraîner celle des engagemens.

Mais le Mariage n'en est pas moins un acte très-sérieux, soit que le divorce subsiste, comme en quelques Provinces de l'Eu-

rope, ſoit qu'il ne puiſſe s'opérer, comme parmi nous. On ſe marie toujours dans l'intention de paſſer ſa vie entière dans la ſociété intime d'un époux. Le divorce ne peut être conſidéré, tout au plus, que comme un remède violent qu'on applique à des maux plus violens encore. Ainſi quand nous jouirions actuellement du droit d'abdiquer nos premiers engagemens, pour en former de nouveaux, il ne faudrait pas moins de précautions pour vous choiſir un mari. L'erreur, ſi nous y tombions, ſerait ſeulement moins dangereuſe.

Pour ajouter à ce que la perpétuité du Mariage a d'effrayant,

une multitude d'écueils l'environne. C'eſt un beau jour que celui auquel on ſe marie ! Quelle abondante moiſſon de fleurs ! Mais elles ſe cueillent au bord d'un affreux précipice. L'inſtant qui ſuit l'union, eſt ſouvent le point central de la félicité ou de l'infortune ; & peut-être les ames de ces deux époux ne ſe confondent dans un torrent de délices, que pour s'éloigner ſans retour. En vain alors on invoquerait les premiers ſermens : prononcés dans l'enthouſiaſme de l'amour, leur effet eſt borné ; ils ſont remplis. Rien de plus aiſé que de promettre de l'amour à une belle femme ; & il n'eſt pas difficile de lui tenir parole : mais ces proteſ-

tations n'ont rien de commun avec l'amitié, & n'en ſont que des gages fort équivoques : ce qu'on dit de leur éternité n'eſt qu'une fable. Outre les dégoûts fondés, qu'on ne prévoyait pas avant la jouiſſance, il eſt beaucoup de répugnances dont on ne peut ſe rendre raiſon à ſoi-même. On ſent ſeulement qu'on n'aime point une perſonne aimable. Interrogez votre cœur, votre eſprit ; vous n'en apprendrez pas davantage. Ces antipathies ont leurs cauſes dans le phyſique des corps, ſans doute ; mais nous ignorons abſolument ces cauſes : ce n'eſt pas le moyen de les faire ceſſer.





LETTRE II.

Des ſuites du Célibat. Le Mariage lui eſt préférable. Il ſatisfait à la Nature & aux Loix qui tendent toujours au plus grand bien.

TOUTES les objections contre le Mariage ſe réduiſent, au fond, à ſon indiſſolubilité ; & il faut convenir, ma chère Sophie, que c'eſt-là ce qui en aggrave les accidens. Mais les vœux en Religion ne ſont-ils pas de même nature ? la même irrévocabilité n'y eſt-elle pas attachée ? Encore le trépas de l'un des Epoux peut-il rendre la liberté à celui que le joug

joug accable : l'effet du vœu claustral ne s'anéantit qu'avec le malheureux qui l'a prononcé. Les dangers du Mariage ne sont donc pas une raison de s'en éloigner : on en trouve d'à-peu-près semblables dans tous les états fixes. D'ailleurs l'union des deux sexes entre tellement dans le plan de la nature, qu'ils ne peuvent se soustraire à cette douce & fatale Loi, sans sortir de l'ordre préétabli. On se flate en vain de ne point sentir, ou de surmonter un penchant vers lequel la Sagesse Suprême incline tous les êtres : la résistance n'est pas longue, & toujours l'inutile repentir la suit.

Il ne faut pas s'en imposer ;

on ne dédaigne des plaiſirs que ceux qu'on ignore. Je veux bien ſuppoſer qu'à l'heure où je vous écris, votre cœur eſt libre de toute paſſion : mais qui oſerait vous garantir la ſituation dans laquelle vous ſerez demain ? Il ne ſuffit pas d'avoir de la vertu, d'éviter les occaſions : tous les principes, tous les préjugés, toute la prudence cèdent au mouvement du cœur, quand il eſt excité par la préſence d'un objet qui le flate. Une fois la bleſſure faite, il eſt peu de remèdes. Les efforts que vous feriez pour éloigner l'idée d'un Amant, vous en retraceraient plus vivement l'image ; & comme nos ſenſations nous viennent du dehors, que nous

les éprouvons à l'occaſion de certaines qualités indépendantes de nous, & ſans le concours de notre volonté, il eſt difficile de les bannir, dès que nous les avons reçues. Heureuſe encore ſi vos inclinations ſe développent au printems de votre-âge ! J'ai vû des filles guidées par la routine, des enthouſiaſtes de la virginité, qui s'imaginaient n'avoir point de penchant vers l'amour: elles ſe trompaient. La vanité les ſoutint pendant quelque tems. Mille adorateurs les appellaient cruelles : elles n'étaient que coquettes ; & trente années écoulées leur apprirent enfin qu'elles étaient des dupes.

Dans quelque condition que

le ſort nous ait placés, le retour de l'âge eſt à plaindre ; mais il ſemble que la Nature ſe complaît à punir ſur les vieux Célibataires leur réſiſtance à l'impulſion des deſirs. Sans parler de ces remords qu'excitent continuellement en eux d'affligeantes comparaiſons, & dont l'amour-propre recèle la plus grande partie, ils ſont travaillés ſans relâche par l'idée fatiguante de l'oubli où leur nom va être enſeveli. Ils voyent les faſtes de la poſtérité ſe fermer pour eux. Un Célibataire riche prévoit avec douleur la diſperſion de ſa fortune : la préſence importune d'avides collatéraux l'en avertit, & perſonne ne ſent mieux que lui combien il eſt doux,

combien il eſt conſolant de tranſmettre à ſon propre ſang le fruit de ſes travaux, ou des biens acquis par de reſpectables ancêtres. Dans la ſituation oppoſée, le Célibataire eſt plus à plaindre encore ; les maux qui l'aſſiégent ont plus de réalité. Ni ſa misère, ni ſes infirmités n'inſpirent de commiſération : parce qu'on n'en a rien à eſpérer, on lui déniera toute eſpèce de ſoins, on le fuira. La Société, au reſte, ne doit rien à quiconque n'a rien fait pour elle.

Réuſſir dans une entrepriſe, n'eſt pas toujours ce qui nous flate le plus. Des tentatives faites à propos, des démarches bien concertées, équivalent ſou-

vent au ſuccès ; du moins dans l'opinion : enſorte qu'à ſuppoſer le même dégré de *mal-être* dans une vieille fille & dans une femme dont le mariage n'a pas eu bonne iſſue, celle-ci aurait tout l'avantage. Les efforts qu'elle a faits pour parvenir au bonheur, militent pour elle ; ſa ſituation intéreſſe, attendrit, & par-là ſe procure des ſoulagemens. On la plaint, on s'afflige avec elle : l'on hait, l'on mépriſe l'auteur de ſes maux ; & cette petite diſtinction vaut mieux que l'indifférence publique.

Quand on a calculé les plaiſirs & les peines auxquels ſont aſſujetties les diverſes conditions de la vie, c'eſt au Mariage qu'il en faut revenir. Croyez-moi, le

privations qu'on s'impoſe en ſe vouant au Célibat, ſont mille fois plus à craindre & plus inſupportables, dans nos mœurs, qu'il ne le ſerait d'être mal mariée. Toutes les loix ne ſauraient faire ceſſer les remords d'une fille de quarante ans dont les paſſions ne peuvent plus enfin ſe déguiſer. C'eſt en vain que, ſoumettant ſon orgueil à ſon tempérament, elle fait les premières démarches, qu'elle retrace le ſouvenir de ſa beauté; en vain elle veut rappeller l'amour dans la ſaiſon de l'amitié : un ſourire dédaigneux des Amans qu'elle a mépriſés, eſt le retour réel & mérité de l'indifférence qu'elle affecta.

Parlons vrai, chère Sophie;

la Nature nous a donné des penchans; les Loix ont prescrit des règles pour les satisfaire : il faut donc se marier. Ce raisonnement me paraît simple, & je ne vois point d'autre moyen à mettre en œuvre, pour remplir nos obligations envers le double pouvoir de la Nature & des Loix.

Pour nous déterminer au Mariage, sans réflexion, sans discussion de motifs, la main qui dirige l'Univers a attaché à l'union des sexes des plaisirs plus vifs, plus satisfaisans, des plaisirs d'une espèce supérieure à tous ceux qu'on peut éprouver dans quelque autre situation que ce soit: elle a voulu que l'acte qui prolonge notre existence, qui la perpétuera peut-être, fût le dernier terme

de la félicité ſenſuelle ; & qu'enfin le bonheur de deux Epoux, bien aſſortis, l'emportât ſur preſque tous les autres genres de bonheur.

Pour diminuer en vous l'idée de ces plaiſirs dont je ſuis l'apologiſte, & ſur leſquels il n'eſt peut-être déjà plus temps d'éclairer votre cœur, l'on vous dira que les jouiſſances & les privations ſont reſpectives, & dépendent uniquement de la façon de penſer & de la diſpoſition des organes. Cela n'eſt vrai que par rapport à tout ce qui n'eſt pas beſoins de première néceſſité. Sans doute un homme qui ne reconnaît rien au-deſſus ni au-deſſous de lui, & dont les deſirs

ſe bornent à l'eſſentiel, jouit de tout le bonheur dont il eſt ſuſceptible, lorſque, prenant ſon niveau, il range tous les êtres de ſon eſpèce ſur un plan; & qu'après avoir profondément médité ſur le bien & le mal, il trouve dans un frugal repas de quoi appaiſer un appétit modéré, ou ſur un ſimple grabat le repos propre à réparer ſes forces. La conſidération d'une origine commune flate également le Philoſophe dans ſon obſcurité, & le Souverain au milieu de la pompe qui l'environne. Elle les conſole tous deux des déſagrémens inſéparables de leur condition, en faiſant diſparaître aux yeux de l'un les diſtinctions; en apprenant à l'autre à

ſes apprécier. Alexandre & Diogène étaient reſpectivement heureux, parce qu'ils poſſédaient tout ce qui convenait à leurs déſirs reſpectifs. Mais, à juger par ce que nous diſent les Hiſtoriens, la félicité de ces deux hommes ſi différens, eût été détruite, ſi on leur eût interdit l'exercice d'un penchant violent & naturel, tel que l'Amour, en laiſſant d'ailleurs ſubſiſter leurs diverſes ſituations. Le cœur a ſes beſoins comme l'eſtomach a les ſiens; & le plus grand, le plus importun, celui dont la ſatisfaction ſe peut le moins différer, après la faim & la ſoif, c'eſt l'Amour. L'Amour tient donc, dans l'ordre naturel,

le ſecond rang entre les beſoins, & le premier entre les plaiſirs.

Ainſi, ma chère Sophie, lorſque ces filles avec leſquelles vous vivez actuellement, aſſurent qu'elles n'ont point fait d'efforts pour ſe ſouſtraire à la loi irréſiſtible qui entraîne les deux ſexes l'un vers l'autre; lorſqu'elles diſent que leur cœur n'a jamais parlé plus haut que leurs vœux, ou que leur réſiſtance n'a pas produit en elles les plus funeſtes accidens, elles cherchent à vous en impoſer. Le choix du climat, celui des alimens, l'uſage odieux des ſtupéfians & des narcotiques (*a*),

(*a*) Remèdes qu'on emploie pour aſſoupir les paſſions, pour retarder l'effet du tempérament, & qui en détruiſent le principe.

ne ſçauraient nous priver des deſirs affectés à notre exiſtence : leur effet ſe borne à détruire en nous la puiſſance de les réaliſer. Ils ne font qu'en perpétuer la durée en différant de les ſatisfaire. Voyez le Lion dans l'Afrique & la Baleine dans le Groënland : un même feu les anime dans les ſables brûlans du Midi, & ſous les glaces du Nord ; & s'il eſt quelque individu, dans n'importe quelle eſpèce, inſenſible à l'impulſion de ce feu, ſoyez bien convaincue qu'il eſt vicié dans ſa conſtitution, & que, par une erreur involontaire, la Nature l'a traité en marâtre.

Perſonne ne s'aviſera de nier que parmi les Célibataires libres

ou engagés, on ne trouve des modèles de vertus & de mœurs: mais divers exemples font voir qu'on a beaucoup à craindre de ſa témérité en s'aſſujettiſſant par de ſemblables vœux ſoit implicites, ſoit ſolemnels; qu'on court riſque de ſe perdre en voulant ſe ſanctifier par cette voie extraordinaire, à moins qu'on n'y ſoit ſpécialement appellé; & qu'enfin il eſt bien difficile de concilier dans la même perſonne une vigoureuſe complexion, avec l'abſtinence totale des plaiſirs auxquels cette complexion la provoque ſans ceſſe. Un cœur ſans deſirs ſuppoſerait un corps ſans organes.

S'il était impoſſible d'embraſſer

aucun état fixe, sans s'exposer au péril imminent de perdre son bonheur avec sa liberté, il faudrait convenir que la Nature aurait été bien cruelle à notre égard, ou que les loix de la Société auraient étrangement défiguré la Nature. Pour moi, je ne vois dans les loix sociales, que d'heureux efforts faits par des hommes sages, pour fixer au milieu d'eux le bonheur, qui était incertain dans la vie agreste. Les inconvéniens dont toute espèce de pacte est susceptible, viennent moins de la nature propre des engagemens, que des dispositions où sont ceux qui les forment. Ainsi l'on ne voit tant d'Epoux désunis, tant de Mariages deve-

nir des ſources inépuiſables de mépris, de haîne, de déſeſpoir, & ne ſe terminer ſouvent que par d'horribles & ſanglantes cataſtrophes, que parce que les contractans s'étaient mutuellement trompés, quoique, peut-être, ſans deſſein. Ils ſe ſont fait des ſermens; mais ç'a été ſans liberté; plus ordinairement ſans connaiſſance de cauſe. Ils avaient de l'amour (*a*) l'un pour l'autre: peut-être croyaient-ils ſeulement en avoir; & en admettant la ſuppoſition, de l'amour ne ſuffit pas en ſe mariant: le grand ſecret ſerait, peut-être, de le faire naî-

(*a*) L'Amour ſe fonde au ſeul plaiſir, dit Montaigne. Eſſais, L. 3. C. 5.

tre après s'être marié, & d'avoir aſſez d'adreſſe pour le prolonger au-delà de la jouiſſance. Le Mariage eſt un des actes les plus ſérieux de la vie, les plus eſſentiels, & qui nous intéreſſent le plus ſpécialement ; mais par une bizarrerie qu'on a peine à concevoir, l'éducation, ſoit publique, ſoit familière, ne nous en inſtruit point (*a*). Un abſurde préjugé a voulu, & cela dans

(*a*) Le mot d'inſtruction qu'on donne aux Epoux au moment de la bénédiction, ne fait aſſurément qu'effleurer la matière. Cependant on voit des filles qui, ſur cet expoſé abrégé de leurs devoirs, ſe défient de leur choix. Combien plus de précautions apporteraient-elles, ſi on leur diſait tout, & qu'on le leur dit beaucoup plutôt?

le ſiècle le plus éclairé, que l'honneur fût attaché, dans les femmes ſur-tout, à l'ignorance abſolue des conditions d'une aſſociation qu'on ne peut rompre dès qu'une fois on l'a jurée.

Vous vous marierez ſans doute, Sophie; mais vous ſerez inſtruite de l'étendue de vos obligations dans le Mariage, & vous connaîtrez les droits que vous y devez exercer. Je ne vous cacherai ni les peines ni les plaiſirs attachés à l'union conjugale; je vous dévoilerai pluſieurs particularités de cette union, dont l'ineptie des pédans & des prudes ont fait des myſtères, & qu'il vous importe de ſavoir, pour agir ſelon les occurrences. Ces

tableaux ſeront pour vous un plan de conduite, dont vous ſentirez la néceſſité en mille circonſtances. Par-là je ſuppléerai au vice de notre éducation, &, vous regardant comme ma propre fille, ayant pour vous tous les ſentimens qu'aurait mon ami, s'il vivait, en travaillant à votre bonheur, j'augmenterai le mien. Il eſt inutile de vous le proteſter. Je ne crois pas non plus que vous regardiez comme des atteintes données à votre pudeur, les détails dans leſquels je ferai quelquefois obligé d'entrer ſur la conduite réciproque des Epoux : vous ſavez trop le cas que je fais de cette vertu. D'ailleurs j'ai toujours penſé qu'une

idée confuſe, que des ſoupçons (a) étaient plus capables d'exciter la rougeur ſur un front ingénu, que la connoiſſance claire & diſtincte de la choſe dont le phantôme le fait rougir, & que c'eſt plutôt du choix des mots, que de celui des ſujets qu'on traite, que réſulte la modeſtie & la candeur qui doivent caractériſer tout ouvrage fait pour inſtruire.

(a) L'Auteur des Eſſais a fait ſur ce ſujet une bonne obſervation. Les Gouvernantes prudes gâtent ſouvent l'eſprit de leurs éléves par leurs remarques. *V. Montaig.* L. 3. C. 5.





LETTRE III.

Du choix d'un Mari. Des conditions du Contrat.

Le Mariage fait le malheur d'une infinité d'Epoux ; cependant le Mariage n'a rien de mauvais en ſoi : c'eſt donc moins dans l'action de ſe marier, que dans les diſpoſitions qu'on apporte en ſe mariant, qu'il faut chercher la cauſe de ce mal qui, de nos jours, ſemble inſéparablement attaché à l'union conjugale. » Il était délicat de » ſe marier autrefois , dit la

» Bruyère (*a*); c'était un long éta» blissement, une affaire sérieuse » & qui méritait qu'on y pensât: » l'on était pendant toute sa vie » le Mari de sa Femme.... Même table, même demeure, » même lit.... Avec des enfans » & un ménage complet, l'on » n'avait pas les apparences.... » du Célibat «.

Retournons sur nos pas, Sophie; considérons le Mariage sous le point de vue de l'état le plus fixe, de la Société la plus intime & la plus permanente: nous en aurons la même idée qu'en avaient nos Pères. Alors

---

(*a*) Caractère ou mœurs de ce siècle. *De quelques usages.*

ſe marier ſera pour nous, comme c'était pour eux, l'affaire la plus ſérieuſe, & nous prendrons toutes les précautions que peut ſuggérer la prudence humaine, avant que de contracter un engagement qui doit durer autant que nous. Mais j'ajoute qu'il y a beaucoup d'apparence, qu'après avoir donné à ce long établiſſement toute l'attention dont nous ſommes capables, le bonheur y ſera inſéparablement attaché, ou que du moins on y rencontrera auſſi rarement la diſcorde & la haîne, qu'elles y ſont communes à préſent.

Loin de choiſir avec diſcernement, on s'épouſe aujourd'hui ſans ſe connaître : première cauſe

du mal. Cette ignorance de ſoi, jointe à celle de ſes devoirs, eſt la ſource de preſque tous les déſordres qui troublent les ménages. Bientôt les antipathies ſe manifeſtent ; on s'apperçoit, mais trop tard, qu'on a tenté d'allier des caractères, des tempéramens, qui s'excluent l'un l'autre : les froideurs naiſſent d'un repentir qu'on veut diſſimuler ; la haîne les ſuit pour ne plus ceſſer, ſi ce n'eſt ſur le retour de l'âge, lorſque les paſſions eſſentielles au Mariage ſont éteintes, & qu'il ne reſte plus aux Epoux qu'un vain titre ſans effet. A cette époque, ne trouvant plus d'amuſemens dans la Société dont ils ont été le fléau, il arri-

vera

vera quelquefois que le Mari & la Femme préféreront de s'ennuyer enſemble, parce qu'ils ont chez eux plus qu'ailleurs le droit d'alterquer, de contredire, & de laiſſer un libre cours à cette morgue qui caractériſe le regret d'avoir été.

En condamnant les alliances précipitées, & déterminées uniquement par l'autorité, je ne blâme point les Mariages de *convenance ;* j'en connais la néceſſité : je voudrais ſeulement qu'en s'attachant aux *convenances* d'état & de fortune, on ne négligeât point celles de l'eſprit, du cœur, des tempéramens, des goûts, &c ; je voudrais enfin que parmi les Amans qui *conviennent* le plus à

ſa ſituation, une fille pût choiſir celui qui lui plaît davantage, celui dont elle croit être le plus aimée, & dont l'enſemble paraît le plus analogue au ſien. Je penſe même que ces derniers rapports venant à ſe rencontrer, l'on devrait examiner moins ſévèrement les *convenances* de naiſſance & d'intérêt.

Il ne faut pas vous le diſſimuler, Sophie ; en prenant un Epoux, vous vous donnez un Maître. C'eſt toujours cette qualité impérieuſe qu'un Amant déguiſe ſous mille noms différens. L'autorité de l'Epoux a d'autant plus d'étendue & de poids, qu'il la tient à la fois des Loix & de la Nature. Incommunicable par

eſſence, inhérente à la perſonne qui la poſſéde, tous les efforts que vous feriez pour la détruire ſeraient vains, & après l'avoir détruite même, vous n'en jouiriez pas. Vous devez donc éviter d'épouſer un homme d'un rang trop au-deſſus du vôtre, ou d'une fortune trop diſproportionnée. C'eſt aſſez de deux titres au pouvoir marital : s'il trouvait encore à s'étayer ſur d'inſidieuſes diſtinctions, il vous écraſerait. D'un autre côté, ſi vous choiſiſſez votre Mari dans une claſſe trop inférieure à la vôtre, l'effet de ſon pouvoir ſur vous n'en ſera pas moins réel; mais il vous humiliera davantage. Quelle que ſoit d'ailleurs la ſupériorité des richeſſes

réalités qu'autant qu'on jouit des diſtinctions qui y ſont attachées ; ce qui ſuppoſe dans le ſujet qui en eſt revêtu, des moyens capables d'en ſoutenir l'éclat, & aſſez de talent pour exciter dans les autres le double ſentiment de l'admiration & de l'eſtime. Cela veut dire que les grands titres n'ont rien de vrai en eux-mêmes. Il eſt une infinité de jouiſſances & de privations du genre de celle-ci, que l'imagination ſeule fait apprécier, & qui ceſſent d'être, auſſi-tôt que ceux qui les éprouvent ceſſent de comparer. Cependant l'opinion ayant fixé les rangs, l'uſage a déterminé les égards qui leur ſont dus. Dans la ſuite, le préjugé a réaliſé en quel-

que ſorte la chimère des diſtinctions, & l'habitude a converti en loix les procédés convenables à chaque claſſe. Intervertir ces loix, c'eſt ſe couvrir de ridicule. Du concours de l'uſage, du préjugé, de l'habitude, eſt né ce reſpect que nous déférons ſans réflexion à nos égaux, dans quelque ſituation qu'ils ſoient à notre égard, & lors même que nous ſommes leur ennemi : reſpect indeſtructible, puiſque nous n'y pouvons donner atteinte, ſans nous bleſſer nous-mêmes par l'endroit le plus ſenſible, & ſans altérer le ſentiment flateur que nous avons de notre propre dignité.

Deux Amans croiraient leur

tendreſſe à ſon terme, s'ils ſe permettaient de jetter un coup-d'œil ſur la diſparité de leur naiſſance ou de leur fortune. L'Amour ſe fait ſouvent un jeu de raſſembler, ſous une même chaîne, ce qu'il y a de plus oppoſé dans les conditions, quelquefois dans les caractères. Dans l'ivreſſe que ce Dieu inſpire, on ne prend pas moins de précautions pour maſquer une origine trop élevée, que pour cacher ſes défauts. La paſſion fait diſſerter éloquemment ſur l'égalité, & ne manque pas d'évaluer ſon objet à un prix ineſtimable. A entendre un Amant, ce n'eſt qu'au cœur qu'il en veut: il ne cherche en vous, que vous-même. Etourdie par l'énuméra-

tion continuelle des vertus que vous possédez, ou dont il vous gratifie ; par la vanité qui rapproche tout aux yeux de ceux qu'elle domine ; vous serez bientôt vaincue, si vous n'avez pas la force de vous rappeller que des choses réelles ne se compensent point par des mots, & que les grandeurs & les richesses sont des choses réelles dans l'opinion de ceux qui en jouissent. Il n'est pas impossible, au reste, que les éloges prodigués à l'objet qu'on chérit, ne soient sincères. Un homme, jusqu'à ce jour imposteur, peut vous dire qu'il vous aime, & sentir comme il parle ; mais le langage des passions est incertain comme elles ; & ce qu'on

tient uniquement de l'Amour, le Mariage souvent le fait perdre. C'est l'amitié, c'est l'estime qu'il faut essayer de fixer dans cet état; & ces sentimens supposent le respect.

Le commerce des Amans a des dehors bien trompeurs : tendres aveux, confidence des secrets les plus chers, délicieux épanchemens du cœur, caresses affectueuses, plaisirs innocens, jeux enfantins, tout, jusqu'à leurs querelles, porte un caractère de naïveté : cependant l'Amour est une source intarissable de dissimulation, d'autant plus dangereuse, qu'on s'en impose à soi-même & à l'objet aimé, sans que la volonté y participe, & souvent sans que

l'eſprit s'en apperçoive. Si je ſuis épris d'une perſonne de condition abjecte, l'Hiſtoire des Rois & des Dieux me fournit aſſez d'exemples pour juſtifier mon choix : c'eſt un de ces cas où les fables les plus abſurdes ſe réaliſent & où les faits les plus étranges ſervent de règle. L'Amour embellit tout ; il annoblit tout ; il ſait à ſon gré transformer la griſette en bergère, & la bergère en nymphe ; & l'enchanteur ſupplée les vertus & la beauté où elles ne ſe trouvent point. Ce n'eſt pas à la naiſſance d'une paſſion qu'on raiſonne. Tout ce qui me diſtingue de la perſonne que j'aime, je m'en dépouillerai pour la rapprocher de moi : plus les ſacrifi-

ces que je lui ferai me coûteront cher, plus mon bonheur semblera s'accroître; plus ma passion se fortifiera. Ma Maîtresse, & je lui suppose des vertus, des connoissances; ma Maîtresse ne cherchera point à me tromper; mais elle se séduira elle-même. Un fonds de vanité, d'estime de soi, peut-être fondée, lui persuadera que ce que je lui ai répété tant de fois, est vrai; que des sentimens tendres, généreux, un cœur droit, qu'une belle ame enfin est préférable à une haute naissance. Bientôt nous nous trouverons égaux, & nous agirons sur ce pied-là. Uniquement guidés par des préventions, nous pousserons le Roman aussi loin

qu'il peut aller ; car ce ſont deux paſſions qui agiſſent , & deux paſſions d'autant plus actives, qu'elles tendent au même but. Mais qu'arrivera-t il dès qu'elles ſeront ſatisfaites ? Le preſtige s'évanouira. L'inſtant qui ſuit la jouiſſance eſt celui des réflexions; & la raiſon rendant à chacun ce qui lui eſt propre & perſonnel, remettra mon Eglé dans l'état de Fanchon , & nous dévoilera à tous deux notre erreur.

Il faut toujours excepter de la règle générale, qui preſcrit l'égalité dans les Epoux, le cas où vous vous trouveriez prévenue d'une forte paſſion pour un homme né dans une condition inférieure à la vôtre; pourvu néan-

moins que les diſtances ne ſoient pas trop frappantes, & que beaucoup de probité, une excellente éducation, un bon caractère, de bonnes mœurs, l'amour le plus vif, l'amitié la plus tendre & tous les rapports qu'exige la vie intime, compenſaſſent dans le Cavalier ce qui lui manquerait du côté de la naiſſance. L'entêtement des parens, dans de ſemblables circonſtances, ne ſçaurait avoir que de mauvaiſes ſuites : il détruit le bonheur de deux perſonnes, ſans qu'il en revienne aucun avantage ni à la ſociété, ni aux familles. Il arrive même ordinairement que celles-ci, par leur réſiſtance, perdent deux amis, deux ſoutiens, & anéantiſſent le ſeul eſ-

poir qui leur restait de se perpétuer; tandis que le corps politique se voit privé de deux citoyens qui auraient été la tige d'une multitude d'autres. Quelquefois les passions sont inextinguibles & ne semblent changer d'objet que pour ramener ensuite avec plus de violence vers celui qui les a fait naître : ainsi, des Amans sérieusement épris l'un de l'autre, ne prononceront des vœux contraires à leurs premiers penchans, que pour les détester dans le moment qui suit. Contraints au parjure, à la perfidie, par l'ascendant de ceux de qui ils dépendaient; profanant & l'autel & la couche par des feux devenus illégitimes; avec assez de vertu pour

ſe ſentir coupables, ils maudiront le pouvoir qui les a conduits dans le crime, & la loi du ferment qui les y retient. Des Amans de faible complexion ne ſeront agités que par des paſſions douces & tranquilles, & ne ſe vengeront que ſur eux-mêmes des privations auxquelles on les ſoumet. Renfermant dans leur cœur une flamme qui le conſume en agiſſant continuellement, quoique ſans impétuoſité, ils tombent bientôt dans les accès de la mélancolie, ou dans un déſeſpoir ſtupide qui les conduit au tombeau. Mais ni l'autorité ſacrée des Pères, ni les Loix, ni les préjugés, ſouvent plus forts que les Loix, ne peuvent faire ceſſer l'amour. On peut,

au plus, empêcher son effet à l'égard de l'objet qui l'a causé: l'impression, dans celui qui l'a reçue, est ineffaçable. Le pouvoir, secondé même de la violence, n'a d'action que sur les penchans subalternes; il fomente les grandes passions & leur donne plus de ressort en les irritant. Une ame sublime multiplie son courage en proportion des obstacles, & met sa gloire à les vaincre; & je ne garantirais pas que dans le trouble qu'excite en elle l'action d'une volonté contraire à la sienne, elle ne violât toutes les loix pour appaiser la soif de la nature. Soyez bien convaincue, ma chere Sophie, qu'on ne rend le calme à un cœur fortement amoureux,

que par la possession de ce qu'il aime; & qu'il est encore préférable de succomber sous l'inévitable destin tandis qu'on est libre, qu'après avoir formé des engagemens qui ajouteraient un crime (*a*) à une faiblesse, & nous rendraient méprisables à nos yeux, & odieux à la Société.

Les dangers d'une alliance disproportionnée & la certitude de céder tôt ou tard aux impulsions

(*a*) Les loix civiles & religieuses chez tous les peuples policés distinguent la fornication de l'adultère; & cette distinction est fondée en raisons. Sans doute la faute où tombent deux personnes libres est un crime, principalement dans l'ordre de la Religion; mais celle où tomberaient deux personnes engagées par des sermens solemnels, en est le complément dans l'ordre des deux loix.

véhémentes de l'amour, ſont les flambeaux qui doivent éclairer notre choix. L'art de bien placer ſes affections n'eſt peut-être pas plus facile à ſaiſir, qu'il ne l'eſt d'y ſçavoir mettre des bornes quand elles tombent ſur un ſujet qui pourrait les avilir. Il ne faut pourtant pas agir ſi ſcrupuleuſement en cette occurrence, que de légères diſparités mettent un obſtacle invincible au bonheur de deux perſonnes qui s'aiment, ſurtout lorſque la ſupériorité ſe trouve du côté de la fille ; parce que la jouiſſance n'eſt pas auſſi ordinairement le dernier terme des deſirs pour votre ſexe, qu'elle l'eſt pour le nôtre. Je croirais même que cette faible différence, ajou-

tée à l'idée des facrifices que fait une femme aimable en nous donnant fa main, ferait un mobile capable d'exciter la reconnaiffance, & de prolonger la durée des paffions qui font aimer.

Quant à l'inégalité des fortunes, elles n'influent fur un Mariage que proportionnellement au caractère des Epoux. Les perfonnes qui penfent d'une manière élevée, n'arrêtent guères leur attention fur ces difparités ; à moins toutefois qu'elles ne fe trouvent dans le cas d'éprouver que ce qui diftingue leurs richeffes refpectives, eft précifément ce qui manque à leur néceffité. Comme je n'admets que de légères difproportions, des maifons montées

& dans lesquelles règne une sage œconomie, ne seront que rarement dans ce cas; mais enfin la chose n'est pas impossible, & c'en est assez pour nous porter à ne rien négliger sur l'assortissement des fortunes. Les occasions de reproche naissent de tant de sources qu'on ignore, qu'il faut mettre toute sa vigilance à prévenir celles dont nous connaissons les causes. Si la crainte d'augmenter la puissance du Mari ne me retenait, je souffrirais plus volontiers que l'excédent de fortune se trouvât de son côté. La jouissance partielle de ce surplus serait, pour la femme, une sorte de compensation avec l'abandon plus indéfini, plus absolu, qu'elle fait

de ſa perſonne, de ſa liberté, de ſes droits, de tout ſon être, à l'Epoux qu'elle a choiſi. Par quelle bizarrerie procurerait-on un état à ſa Maîtreſſe, tandis qu'on répugne à augmenter celui de ſa femme, auquel on participe? S'il était permis de mettre un prix à la volupté, ne ſerait-ce pas à la plus pure, à la plus permanente que ſerait dû le plus grand dégré de reconnaiſſance?

En diſant qu'il me paraît naturel de partager avec une femme, qu'on n'épouſe apparemment que parce qu'on l'aime, des biens ſupérieurs aux ſiens dont la fortune nous a favoriſés, on ſent que je ne prétends pas parler de lui faire des avantages exceſſifs, des

donations totales, qui n'ont ſouvent pour objet que de tranſporter les biens de ſa famille, que l'on hait, à des alliés qu'on ne connaît point encore, ou de fruſtrer de légitimes créanciers. Le don d'un cœur neuf, qu'aucune paſſion n'a effleuré, la jouiſſance excluſive d'une belle femme, ſont d'un prix ineſtimable. L'or & le diamant ne peuvent en exprimer la valeur: c'eſt au ſentiment à les apprécier. Le retour des premières faveurs, c'eſt d'en mériter de nouvelles: & il ne s'agirait peut-être que d'épargner aux femmes le ſoin de les offrir, & de leur permettre une réſiſtance qui eſt le ſel de la volupté. Le triomphe que la fortune procure perd tout

ſon éclat, & le plaiſir ce qu'il a de piquant, lorſqu'il eſt acheté. Un homme ſenſible ceſſerait d'être heureux, s'il venait à penſer que le bonheur dont il jouit n'eſt pas ſon propre ouvrage, & qu'il ne doit ſa félicité qu'au ſacrifice d'une terre de cinquante mille livres de rente.

Des conditions d'un contrat, celles-là regardent perſonnellement les Epoux ; celles-ci ont rapport à leur poſtérité. Les premières doivent être telles, qu'elles laiſſent aux parties le plus grand dégré de liberté poſſible, ſans néanmoins qu'elles puiſſent envahir & diſſiper leurs portions reſpectives, ni priver autrui de ſon droit. Les donations entre-

vifs peuvent rendre la vie de l'un des Epoux à charge à l'autre, en cas que la méſintelligence vienne à ſe gliſſer dans leur union ; & je voudrais qu'on s'en abſtînt. La nature des ſecondes conditions eſt d'aſſurer à l'Epoux ſurvivant un bien-être indépendant de la volonté des enfans, ſans ôter à ceux-ci la faculté de ſe faire un état dans le monde, lorſque de faibles motifs ou de mauvaiſes diſpoſitions (*a*) porteraient à les en priver. Ainſi, loin de profiter du pouvoir ſans bornes qu'elle a ſur ſon Amant pendant la ſaiſon

(a) Ce dernier cas eſt rare. Eſt-il des Père & Mère qui haïſſent leurs enfans ? Ce crime doit être auſſi rare que le parricide.

de l'amour, ou de ſeconder les vues intéreſſées de ſa famille, une fille doit s'en tenir au douaire, au préciput, convenables à ſon état, à des *donations à cauſe de Noces*, qui ſoient moins le retour de ſes charmes, qu'un tribut payé à l'uſage, ou offert par la reconnaiſſance. L'attente rigoureuſe de la majorité fait aſſez ſouvent évanouir une partie des avantages que des enfans pourraient trouver dans la Société: ils courront le plus grand riſque de n'y jamais percer, ſi, pour être en état d'y paraître, il leur faut attendre que celui des Epoux qui a englouti tous les biens de la communauté, ne ſoit plus. Abréger les majorités, & réprimer les do-

nations excessives, sous quelque forme qu'elles empruntassent, ce serait, peut-être, protéger les établissemens, & par conséquent les multiplier.





LETTRE IV.

De la connaiſſance de ſoi-même & de celui auquel ou veut s'unir. Moyens de diſcerner ce qui nous convient.

S'IL paraît utile que la naiſſance & la fortune ſoient aſſorties dans l'union conjugale, il eſt d'une néceſſité plus abſolue, ma chère Sophie, que les convenances ſoient entières dans les caractères & les tempéramens. De ces connexités, l'une morale, l'autre phyſique, dépendent la durée & le bonheur de toute aſſociation ; & le Mariage eſt la plus intime de celles qui ſe for-

ment entre nous. Vous allez juger par l'exquiſſe des engagemens qu'il comporte, de la néceſſité des rapports que j'exige. Il s'agit en ſe mariant de vivre ſous une tutelle interminable; de s'aſſervir à des Loix que rien ne peut changer; de renoncer à l'eſprit particulier; de ſe borner à jouir ſans prétendre uſurper la poſſeſſion; d'abdiquer le *mien* & le *tien*, & les idées que repréſentent ces mots. Il s'agit d'habiter ſous un même toît, de manger à la même table, de repoſer ſur la même couche: de ſorte que le Mari eſt à la Femme,& la Femme au Mari, ce que l'ombre eſt au corps. Ce n'eſt pas tout: les actes, ſans la liberté, ſans le conſentement de

celui qui les produit, ne sont que des simulacres; les démarches que la politique seule suggère, les sentimens que le devoir seul inspire, portent un air de contrainte auquel on ne peut pas se méprendre. Il faut donc en ménage s'aimer, & sans intérêt, & sans ostentation; il faut avoir une confiance sans bornes; en mériter une pareille; s'amuser & s'affliger mutuellement de ses plaisirs & de ses peines; se prévenir sans cesse; être toujours disposé à suivre, & par choix, des goûts, des inclinations qui ne sont pas les nôtres. Les personnes les plus sociables, les plus circonspectes, ont des inégalités, des momens difficiles; il faut les sçavoir pallier, les ou-

blier même ; ne s'arrêter qu'aux bonnes qualités, laiſſer agir l'imagination ſur elles, les placer dans leur plus beau jour, les étendre, les multiplier, les ſuppoſer enfin quand elles manquent. Allons plus loin. Le Mariage confond deux Epoux ; il les transforme l'un en l'autre reſpectivement : ce n'eſt plus qu'un cœur, qu'un ame. Ils ne ſont plus deux individus que par les diverſes dénominations d'homme & de femme. Des nœuds auſſi étroits ſuppoſent, comme vous le voyez, l'affinité la plus parfaite dans ceux qui les forment ; & c'eſt pour l'avoir négligée, cette affinité, que les feux de la diſcorde & de la haîne ont ſuccédé dans tant

de ménages aux douceurs de la paix, aux tendres impulſions du ſentiment, à la ſécurité de la confiance, aux délices de l'amitié, à l'ivreſſe de l'amour.

Vous courriez riſque de vous tromper, ſi, pour ſaiſir ces rapports entiers qu'exige la ſociété intime des Epoux, vous faiſiez votre unique occupation de ſcruter votre Amant. Ce ſerait ne prendre que la moitié des précautions eſſentielles; un autre ſoin vous touche. Souvenez-vous qu'il ne ſuffit pas de rencontrer un excellent caractère : ce ſont des analogies qu'il nous faut. Vertus, imperfections, tout doit être aſſorti. C'eſt ſur vous-même, ſur votre propre cœur qu'il faut

vous replier. Un temps viendra où les intérêts de la vanité cesseront, où nous ne paraîtrons que ce que nous sommes : prévenons-le, ce temps ; examinons dès-à-présent ce qu'est Sophie. La connaissance que nous acquerrons de cette charmante fille, nous facilitera beaucoup dans la recherche de l'Amant qui lui convient.

L'étude de soi-même n'est pas sans difficultés ; dès l'entrée elle nous répugne : mais pour faire cesser les remords de l'orgueil, ne suffit-il pas de se rappeller notre origine ? Privée de ses défauts, notre humanité serait détruite : nous serions des Dieux si nous étions parfaits.

Ce n'eſt pas toujours une règle ſûre pour s'apprécier, que l'eſtime générale. Il faut la mériter; mais ſans en devenir l'eſclave: la conſerver quand on la poſſède; mais ne point s'en enorgueillir. Le Public eſt un Juge à balances inégales: en prononçant d'après lui ſur votre propre compte, vous tomberez dans l'erreur d'où il ne ſort preſque jamais: comme lui, vous ſerez ſéduite par les apparences. Il eſt trop éloigné de la ſcène pour ne pas laiſſer échapper des beautés ou des défauts qui frapperaient dans une diſtance plus rapprochée. Ajoutez à cela que les oracles qu'il rend ſur votre ſexe, ſont ordinairement les plus faux: en

ſorte que rien n'eſt plus commun que de voir une femme chérie de la Société entière, & déteſtée de ſon Mari. Voulez-vous ſçavoir pourquoi ? C'eſt qu'avec mille qualités eſtimables, elle a quelques faibleſſes qu'elle n'a pas pris ſoin de réprimer ou d'aſſortir.

Que Sophie paraiſſe dans le monde, je lui garantis tous les ſuffrages. Des traits pleins d'expreſſion, des yeux où l'eſprit étincelle, une bouche riante qui ſemble ne s'ouvrir que pour reſpirer la volupté ou pour l'inſpirer; qui ſans doute bégaïera l'amour ſur le ton le plus naïf & le plus ſpirituel; l'air noble & facile; une taille que Phidias avouerait; une peau dont le tiſſu de lys & de

roses n'est interrompu que par des veines où circule le sang le plus pur : sur son front règnent la bonté, la douceur; son maintien est libre, sans manquer de dignité; c'est une énigme; l'ingénuité & la finesse, le désir de plaire & celui d'être charmée, l'aménité & l'ironie s'y confondent : on les sent; on ne peut les distinguer. Aux graces qu'elle tient de la Nature, à l'art imperceptible de les faire valoir, elle réunit tous les talens d'agrément. Elle a cultivé sa voix, sa mémoire est ornée; sous ses doigts les instrumens prennent de la vie; en règlant ses pas sur leurs sons, ses bras expriment toutes les passions qu'ils caractérisent.

Ce portrait eſt raviſſant ; il n'eſt cependant pas flaté : c'eſt le vôtre. Et Dieu ſçait combien d'hommes vous allez ſoumettre ! Les femmes mêmes, pour avoir l'air connaiſſeuſes, conviendront que vous êtes belle.

Si les perfections extérieures impoſent à la Société, ſi elles ſont tout ce qu'elle cherche en vous, & tout ce que vous êtes dans le cas de lui montrer ; elles ne ſuffiſent pas dans l'intimité du ménage. On s'y voit de trop près & trop continuellement. Toujours flatée par les victoires que vous remporterez, par l'air de ſupériorité que vous donneront les applaudiſſemens d'un cercle d'hommes choiſis, vous ne né-

gligerez rien pour fortifier l'idée qu'on a de votre mérite, & vous masquerez avec un soin extrême les côtés faibles par où votre vanité pourrait être mortifiée. Vous n'useriez pas toujours des mêmes précautions avec un Mari, & vous sentez déjà, sans que je m'explique, que celui qui vous épouserait uniquement sur ces apparences, serait trompé, & ne serait peut-être pas long-tems à s'en appercevoir. On céde volontiers au sentiment, au goût des personnes qu'on va quitter dans un quart-d'heure; on prend, sans se faire violence, leur caractère & leur tour d'esprit : le tribut de reconnaissance dû à l'imitation, à la complaisance; la

jouiſſance du moment, prévalent ſur la contrainte, & l'effacent. Et quand le poiſon de la louange ne vous enyvrerait pas, le plaiſir malin de ſaiſir un ridicule dans les autres, nous dédommage trop amplement pour ne pas feindre de l'adopter.

Je ſuis bien éloigné de vous ſuppoſer des vices. J'aime à me perſuader que la plus belle ame anime le plus beau corps ; & juſques dans les jeux de votre enfance, j'ai remarqué avec une ſatisfaction inexprimable que vous avez le cœur bon, les penchans nobles, le fond du caractère excellent. Mais, ſi des qualités générales & eſſentielles, nous deſcendons aux habitudes parti-

culières nées de l'exemple ou de la conſtitution organique, ou du régime des Gouvernantes, nous trouverons que vous n'êtes point abſolument exempte de défauts. Vous avez l'eſprit juſte : ce n'eſt pas une raiſon pour réprimer avec trop de chaleur les ineptties des autres. J'ai obſervé que quand le reſpect ou la décence vous ferme la bouche, les traits de la contrainte ſe peignent ſur votre viſage. Si quelqu'un hazarde en votre préſence un propos trivial, un faux raiſonnement, une plate épigramme, votre répartie eſt impitoyable; vous vous attachez avec acharnement à démontrer la ſottiſe lâchée; ou ſi vous êtes forcée au ſilence,

tout en vous prend un air méprisant, plus humiliant, plus cruel cent fois que les plus vifs sarcasmes. D'ailleurs, défiante sur l'opinion qu'on a de vous, c'est une occupation aussi fatiguante que désagréable pour votre imagination, que de rapporter à votre personne toutes les malignes équivoques, tout ce qui se dit de mordant dans les conversations, quand vous ne le pouvez appliquer aux autres. L'infléxibilité de caractère, l'orgueil des sentimens qui nous fait éviter d'avoir des torts, cesse d'être une qualité aussi estimable, lorsqu'il ne souffre pas qu'on nous reprenne de ceux que nous avons. C'est souvent cette fierté natu-



relle qui vous fait chercher à venger ſur autrui les fautes qui vous échappent par inadvertence. Votre humeur vous porte à la diſſipation, ou vous plonge dans une ſombre mélancolie. Vous paſſez rapidement de l'un de ces extrêmes à l'autre ; le plus frêle accident vous y conduit, & cette inégalité vous rendrait déplacée dans des cercles où tout ſe paſſerait avec modération. Je n'oſe vous cacher que je vous ſoupçonne d'être un peu légère : du moins la variété de vos attachemens depuis que vous avez l'âge de raiſon, ſemble l'annoncer. Serait-il poſſible que vous aimaſſiez les plaiſirs, & que vous ne reſſentiſſiez que de l'indifférence pour

ceux qui vous les procurent ? Etes-vous trop exigeante, ou n'avez-vous trouvé dans le Cloître aucune amie capable de fixer votre affection ? C'est un problême que la présence d'un Amant résoudra, & je pense que ce sera à votre avantage.

Voilà, ma chère Sophie, tout ce que je sçais de vos défauts. Le chapitre de vos qualités seroit un peu plus long : cela soit dit sans compliment. Si vous ne trouvez pas mon examen assez sévère, je vous laisse le soin de l'achever. Votre sagacité ne peut s'employer plus utilement.

Des défauts que nous avons, les uns sont susceptibles d'être corrigés, même détruits ; c'est à

quoi nous devons nous appliquer. Les autres ſont inhérens à notre nature, & tiennent tellement à notre exiſtence, qu'ils en ſont en quelque ſorte une condition. Ce ſont ceux-là qu'il faut chercher à aſſortir en ſe mariant.

Plus je m'arrête à conſidérer le lien conjugal, & plus je me démontre que l'amitié lui eſt eſſentielle ; que ſans elle le mariage ne ſubſiſte qu'en apparence ; mais qui pourrait faire naître l'amitié, qui pourrait l'entretenir, ſi ce ne ſont les rapports de caractères, de façons de penſer & de ſentir ? Pour donner l'exiſtence à l'amour entre deux perſonnes de différent ſexe, il ne faut pas tant de conditions : la

vue ſeule d'un objet aimable excite le deſir de le poſſéder, ou la paſſion qu'on nomme amour; l'amitié eſt le fruit de la connaiſſance pratique qu'on a de la perſonne aimée. Les petites contradictions que ſe font mutuellement éprouver les Amans, ou les obſtacles qui leur ſurviennent d'ailleurs, ne ſervent qu'à accroître leurs deſirs, en les irritant: & cet effet eſt bien ſimple & bien naturel, puiſque le but de l'amour étant uniquement la poſſeſſion de l'objet qui l'a cauſé, les beſoins du cœur & l'orgueil du triomphe ſont également combattus par ce qui s'oppoſe à leur ſatisfaction. Des jouiſſances paiſibles, un bonheur tranquille,

dont rien ne traverſe le cours, que le myſtère n'aſſaiſonne plus; voilà quel doit être le partage des Epoux, dont la félicité eſt fondée ſur la confiance réciproque d'une poſſeſſion certaine, excluſive, & ſur l'intérêt reſpectif qu'a chaque conjoint de ne rien faire qui puiſſe déplaire à l'autre, ni bleſſer le droit commun. Comme on a ſuppoſé en ſe mariant des rapports parfaits, au moins dans les qualités & les humeurs dominantes, les premières différences qui s'y remarquent altèrent la ſécurité, & font donner à celui qui les a apperçues une attention pénible pour en découvrir de nouvelles. Alors on fait beaucoup de chemin dans le

pays des découvertes, vraies ou fausses; on acquiert des connaissances toujours inutiles, souvent dangereuses : & presque toujours le premier pas vers ces découvertes fatales, est aussi le premier terme d'un éternel repentir.

Etudiez votre Amant. Ce que vous en apprendrez est tout ce que vous devez sçavoir de votre Epoux. Mais puisque nous faisons dépendre la félicité du mariage des rapports essentiels entre ceux qui les contractent, employez dans vos recherches toute la sagacité dont vous êtes capable. Ce n'est point en dissimulant que vous acquerrez la connaissance utile de celui auquel vous devez vous unir.

L'Amour porte à feindre, & je vous préviens qu'un homme éperduement amoureux eſt un vrai Caméléon. Votre Amant affectera vos vertus, vos qualités, vos défauts : il ſerait le ſinge de vos vices, ſi vous en aviez, parce que la jouiſſance à laquelle il viſe, n'eſt pas phyſiquement détruite par des qualités morales. Mais, devenu votre mari, il a le droit de blâmer ou de réprimer, de tolérer ou de permettre. S'il a l'humeur altière, le caractère inflexible, il relevera vos défauts d'une manière rude, les blâmera avec emportement, & ne témoignera la peine qu'ils lui font que par des expreſſions dont vous ſerez choquée. Dès-

lors Sophie n'aimera plus un maître impérieux. Celui qui tyrannise son esprit, à coup sûr ne subjuguera pas son cœur. Si votre Epoux, au contraire, a l'humeur bénigne, s'il est faible, imbécille au point d'ignorer ses droits; s'il donne un libre cours à vos défauts parce qu'il les ignore; ou si, les connaissant, il les souffre par pusillanimité, vous ne tarderez pas à le mépriser. Enhardie par de premiers succès, sûre d'ailleurs de l'impunité, vous vous arrogerez les prérogatives viriles; bientôt l'ordre sera totalement subverti dans votre maison, & déjà j'y vois régner la confusion & le trouble.

Montrez-vous telle que vous

êtes aux yeux de votre Amant: vous n'y perdrez rien ; & c'eſt peut-être le ſeul vrai moyen de le mettre à ſon tour dans le cas de ſe montrer tel qu'il eſt. Vivez enſemble dans les tems qui précéderont votre mariage, comme vous devez vivre après ſa conſommation. Ne vous cachez aucun défaut, aucun penchant ; obſervez ſeulement leurs effets : car, ce ſont moins des qualités qu'il faut chercher en ſe faiſant l'amour, que des rapports qu'il faut trouver ; & c'eſt ici que l'identité abſolue, ſoit en bien, ſoit en mal, eſt requiſe. Belle, jeune & riche, une fille a tout à craindre de l'intérêt, ou de la fougue des paſſions : les filles qui n'ont

pas ces avantages & qui ſont nées dans la derniere claſſe, ſont plus ſûres des motifs qui les font rechercher. Pour les diſcerner ces motifs, qui ne peuvent jamais conſtituer l'amitié, & qui pourraient vous rendre la victime de l'ambition ou de la vanité, tâchez de ne vous montrer à votre Amant que par le côté le moins avantageux : & ce n'eſt pas le ſeul cas où il faudrait agir d'une manière oppoſée aux principes reçus : ſoyez devant lui le moins belle & le moins riche qu'il vous eſt poſſible. Réſervez à d'autres tems à faire l'eſſai de tous vos charmes. C'eſt dans le mariage qu'il vous faudra déployer tous vos tréſors naturels, tout votre

art, pour féduire un homme qui doit vous aîmer toujours. Actuellement, fuppofez-vous des défauts, des caprices, de petits travers ; captivez votre efprit ; n'en laiffez paraître que la moitié : puis jugez par la comparaifon des mouvemens que vous excitez fous votre déguifement, quels feront ceux que vous ferez naître quand vous vous montrerez telle que vous êtes fortie des maîns de la nature qui vous a traitée en mere idolâtre. Si votre Amant n'eft point agité par des fenfations défagréables, fi fa furprife & fon mécontentement ne fe manifeftent pas en vous trouvant telle qu'il ne défirerait affurément pas que vous fuffiez, ou

il diſſimule, ou il eſt faible, ou il eſt indifférent. Ne cherchez point à le détromper : éloignez-le. Mais s'il eſt pénétré de douleur, s'il eſt vivement piqué en découvrant en vous des défauts, des inégalités auxquels il ne s'attendait pas, & qu'il eſſaye de vous en guérir ; remarquez bien ſes mouvemens, obſervez ſi l'affection eſt mêlée à ſon courroux. Alors, ceſſez de feindre ; déſabuſez-le ; ramenez-le ; ne négligez rien pour le conſerver. Celui-là qui, pour vous aimer davantage, voudrait vous rendre plus aimable, eſt digne de votre main, de votre cœur. Qu'il ſoit votre Epoux ; car il vous eſtime.

Outre les rapports de l'eſprit

& du cœur, il en eſt un que je juge auſſi eſſentiel, & dont l'abſence n'entraîne pas moins de malheurs dans les ménages, que celle des premiers: je veux parler des tempéramens. Mais je ne puis vous donner de principes ſûrs pour découvrir cette eſpèce de convenance. Ceux mêmes qu'il n'eſt pas permis de mettre en uſage, n'ont rien de certain. Figurez-vous, ma chère Sophie, à quels ennuis vos jours feraient livrés, ſi vous ne rencontriez dans le mariage, que les privations auxquelles on eſt condamné dans le célibat. Votre mari n'aurait pas moins à ſe plaindre de trouver en vous une froideur naturelle qu'il n'aurait pas prévue.

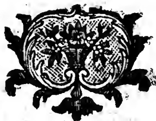
Les desirs les plus vifs s'émoussent également par trop ou trop peu d'ardeur à y répondre ; & l'insipide devoir, qui absorbe tout le sel des plaisirs, répond toujours mal aux saillies convulsives d'un cœur dévoré par tous les feux de l'amour. Ce devoir auquel tant de femmes sont réduites à l'égard de leurs maris, sçavez-vous ce que c'est ? Un terme moyen entre l'amitié & la haîne : il ne peut jamais donner naissance à celle-là, & laisse un libre accès à celle-ci. Il est facile d'imaginer que, si de douces impulsions ne se font pas sentir dans le printems de l'âge & lorsque les organes & le sentiment ont encore toute leur activité, l'impression se fera beau-

coup plus difficilement ſur le retour. Les ſignes de l'indifférence qui réduit une femme au pur devoir, ne ſont point équivoques : une réſiſtance opiniâtre, un abandon trop libre, en ſont également la preuve. Pour un homme, c'eſt contraindre une eſclave, & non ſubjuguer ſa Souveraine : pour une femme, c'eſt convertir en corvée des plaiſirs de choix, des voluptés qui perdent ce nom dès qu'elles ne ſont point partagées.

Il n'eſt plus tems de s'appercevoir de ſon erreur, ſur le rapport des tempéramens, lorſqu'une fois on a donné ſa main : & comment s'en aſſurer avant de s'engager ? La conformation extérieure de votre Amant,

vous dira quelque chose de sa complexion ; sa conduite avec vous lorsque le hasard vous fera rencontrer sans témoins, vous en donnerait une connaissance plus étendue, si vous étiez assez sûre de vous-même pour le laisser entreprendre, sans rien craindre de sa témérité ; mais l'essai est dangereux, & je vous l'interdis. Entrez plutôt en commerce de lettres : je vous le permets. Si les réponses de votre Amant, sont concertées, si elles sont bien écrites, si la raison y domine, celui qui les écrit est un homme froid. Si elles sont sans suite, sans liaison, si l'amour y répand sans symétrie son énergique bavardage, même dans les endroits les

plus sérieux; si l'on s'y permet des expressions un peu hazardées, des tours hardis, si enfin elles sont souvent des chefs-d'œuvres de déraison, elles sont dans le caractère des passions fortes; & les passions fortes ne naissent guères que dans un corps robuste. L'activité de l'ame se dénote par de violens penchans, par des sentimens impétueux.





LETTRE V.

De la conduite à tenir dans les premiers tems du mariage. De l'usage des plaisirs. De la pudeur, de la licence & de leurs suites.

APRÈS avoir donné au choix des convenances l'attention qu'il mérite ; après s'être assuré que le cœur est d'accord avec l'esprit ; il faut abandonner le reste au hazard des évènemens, & au soin de cette Providence qui doit attacher le bonheur à la sagesse & à la vertu, & le malheur à l'inconsidération & au vice. Ce qui constitue la félicité & les pei-

nes dépend de trop de causes, pour les déterminer toutes ; & ce serait une vaine occupation que de vouloir fixer des cas fortuits, des accidens, dont les principes n'existent pas encore, ou nous sont absolument inconnus. Tout ce que vous pourrez faire, Sophie, lorsque des répugnances, des antipathies imperceptibles avant le mariage, ou nées depuis, viendront à se manifester, ce sera de mettre la prudence en action pour les faire cesser, ou d'y opposer des motifs d'attraits qui les balancent au moins, s'ils ne les détruisent pas.

Le peuple Hébreux appellait *tache* certains défauts corporels

qui autoriſaient la répudiation(*a*). Chez les Juifs les femmes ſubiſſaient une ſorte d'eſclavage, dont nous avons ſaiſi l'oppoſé. Cependant ſi votre mari venait à découvrir ſur vous quelque *tache*, ne lui permettez pas de s'y arrêter. Pour l'en détourner, éblouiſſez-le par des beautés neuves, ſéduiſantes par leur manières d'être offertes ; livrez-vous ſubitement à la volupté de votre âge pour l'y plonger à ſon tour, & diſtraire ſon attention d'un objet qui mêlange ſa félicité, qui affaiblit en lui l'idée d'une jouiſſance

---

(*a*) Les Loix Judaïques contre la ſtérilité étaient le plus puiſſant véhicule de la Population.

parfaite. Peut-être ce moyen serait-il également propre à pallier les défauts du corps & ceux de l'esprit : car pour effacer l'impression la plus fâcheuse, il ne s'agit souvent que de frapper l'imagination par quelque Agent qui soit capable d'en exciter d'agréables.

La conduite qu'une fille a tenue avec son Amant, décide celle qu'elle doit tenir avec son Mari dans les premiers tems de leur union. Faire succéder à beaucoup de familiarité, au ton caressant, à de légères faveurs toujours précieuses, tou ours exagérées par les Amans, l'air de circonspection, des manières trop retenues, les refus opiniâtres,

ou la réſiſtance exceſſive ; ce ſerait faire ſoupçonner qu'on a joué l'Amante, qu'au fond l'on eſt une fourbe qui n'a que de l'indifférence, au plus, pour un homme qu'elle feignait d'aimer. Il n'en faut pas tant pour provoquer l'inconſtance de l'Epoux. Les rapports ſont donc néceſſaires entre la conduite paſſée & l'actuelle, & l'on doit graduer ſes façons d'agir de telle ſorte que le même caractère ſe retrouve toujours dans la même perſonne. Je voudrais que les Gouvernantes répétaſſent ſouvent aux jeunes filles qu'on deſtine au Mariage cette utile maxime : ſi vous voulez être toujours aimées, ſoyez toujours ſemblables à vous-mêmes.

Le peu de liberté dont jouiſſent deux jeunes perſonnes qui s'aiment, ſemble permettre qu'elles ſe livrent à toute la vivacité de leurs ſentimens quand une circonſtance favorable les réunit. Certaines que leur félicité va s'évanouir par la préſence importune de leurs ſurveillans, il eſt naturel qu'elles profitent du tems avec célérité. Deux Amans dans l'état le moins contraint, ſont l'image de deux amis intimes ſur le point de ſe dire un éternel adieu. Leur ſituation eſt plus preſſante encore. Auſſi dans ces courts & délicieux *tête-à-tête*, le cœur, les yeux, la bouche ne ſuffiſent pas pour s'exprimer : tout parle juſqu'au ſilence. Chaque parole eſt

interrompue par une autre, les réponſes préviennent les interrogations. L'on ſe dit en même temps des choſes admirables, des choſes qui n'ont pas le ſens commun & qui n'en ſont pas moins admirées. Ne point s'entendre, ſe preſſentir, c'eſt l'uſage des Amans. Ils ont un jargon à eux. Il varie à raiſon des perſonnes & de leurs ſenſations: jamais il n'eſt le même; il ne tient d'aucun idiôme & il eſt intraduiſible. C'eſt, en un mot, le jargon des Amans; il n'y a qu'eux qui le comprennent; encore vient-il un temps où ils l'oublient au point de n'y plus rien connaître. La ſituation des Epoux eſt bien différente. Libres de ſe voir à tout moment,

ce privilége même doit les porter à œconomiser leurs sentimens, à ménager leurs caresses. L'usage trop fréquent qu'on ferait des sentimens, les conduirait bientôt à la vétusté. Converties en habitudes, les caresses perdraient ce qu'elles ont de voluptueux, d'agaçant : dans peu elles ne seraient plus, pour le cœur, un mobile capable de le remuer. Les saveurs les plus piquantes n'affectent plus mon goût, si elles reviennent sans cesse frapper les fibres délicates de l'organe qui le produit en moi.

La satiété ressemble aux privations absolues & produit les mêmes effets : d'abord le dégoût, puis l'engourdissement ; enfin

l'impuissance de sentir. Oui, ma chère Sophie, comme tous les autres sens, l'imagination se blâse & se déprave. Multiplier les plaisirs, c'est en abréger la durée. Ceux du Mariage sont spécialement du nombre de ceux dont on doit user sobrement, puisqu'ils ne se communiquent & ne se ressentent qu'en altérant sensiblement les principes qui les produisent, & l'imagination qui les apprécie. La suprême volupté est un état extrême dans lequel aucun individu ne peut se trouver sans une tension extraordinaire de tous ses ressorts; & cette tension n'étant l'effet que de l'action concertée de tout le moral & de tout le physique de notre être, nous

ne pouvons y rester long-temps ni trop souvent l'exciter en nous, sans détruire les facultés qui la causent, sans anéantir notre propre existence, ou la livrer inopinément aux horreurs de la caducité. D'ailleurs l'imagination qui s'étonne & jouit de sa surprise à la présence d'objets agréables, mais rares ou inconnus, n'est plus que faiblement agitée par des objets familiers, dont la perception lui est trop fréquente ou trop continuée. Qu'une Maitresse cède subitement à l'impulsion du désir, lorsque sa résistance serait indiscrette, ou pourrait lui nuire ; cela est conforme aux Loix de son intérêt, qui lui prescrivent de saisir un moment qu'el-

le n'eſt pas ſûre de recouvrer, & nous ſavons lui tenir compte d'avoir tranché ſur les difficultés. Nous réparons dans notre idée le peu de gloire qui nous revient d'une conquête ſi facile, par la conſidération des circonſtances; & nous jugeons qu'en pareil cas la défenſe la plus faible eſt un refus formel, puiſqu'on ne peut s'amuſer à la vaincre ſans riſquer de tout perdre. Mais une Epouſe n'eſt pas obſédée des mêmes craintes; elle n'a pas les mêmes raiſons de mettre à profit les inſtans; & ſon accès trop libre éteindrait bientôt des déſirs dont l'ardeur ne s'entretient que par les obſtacles.

En conſultant votre cœur, il

ne ſerait pas étonnant qu'à l'âge où vous êtes, vous vous cruſſiez en état d'aimer toujours, & d'aimer fortement. C'eſt une illuſion de la jeuneſſe, & que le temps détruira. Quoi qu'il en ſoit, ne vous y trompez pas, Sophie; les dégoûts qui ſuivent d'une jouiſſance habituelle & trop répétée, s'emparent plutôt de notre Sexe, que du vôtre. Pluſieurs cauſes également efficaces, nous les font éprouver: tels ſont les changemens que le Mariage apporte dans une femme, les qualités phyſiques qu'elle perd, les accidens qui lui ſurviennent, & ſurtout l'épuiſement qui réſulte des plaiſirs immodérés. La vie de l'homme, déjà fort abrégée, ſe-

rait encore plus courte qu'elle ne l'eſt, ſi la Nature n'avait pris ſoin de nous inſpirer une ſorte de répugnance pour la ſatisfaction trop aiſée & trop fréquente de nos penchans : cette ſage Mère a plus fait; elle a voulu que les organes de la volupté ne répondiſſent pas toujours aux velléités paſſagères qu'excite en nous une imagination échauffée par la préſence de l'objet dont nous ſommes épris. Non, ma Sophie, la pudeur n'eſt point chez les femmes l'effet d'une loi humaine; c'eſt une inſtitution de la prévoyante Nature. Les vives oppoſitions, les défenſes vigoureuſes d'une femme qui nous aime, ne nous arrachent pas la victoire;

elles ne nous la diſputent que pour nous mettre en état de triompher plus complettement.

Cette opinion ſur l'origine de la retenue des femmes, pourra paraître un peu Gauloiſe dans les mœurs actuelles, où ce qui n'eſt pas décidément effronté paſſe pour décent : un fait ſur lequel on n'a peut-être pas aſſez arrêté, dépoſe néanmoins en ſa faveur; c'eſt que la durée de la vie humaine & la population ont pour thermomètre la pudeur des femmes. Et cela ne pouvait être autrement, parce que les mœurs, auſtères ou corrompues, de votre Sexe, règlent toujours celles du nôtre.

La vie licencieuſe ſe trouvant

en quelque ſorte autoriſée par l'uſage, & la vertu n'étant plus pour le commun des hommes qu'une qualité d'oſtentation, on a reſtraint la réſerve à l'état de fille : mais c'eſt une erreur que de croire qu'il leur ſuffit d'avoir été très-retenues, très-circonſpectes avec leurs Amans, & qu'elles peuvent s'abandonner enſuite à la fougue de la paſſion avec leurs Maris. La légitimité des plaiſirs n'en juſtifie point l'excès. D'ailleurs, vous n'êtes pas conſéquentes, Meſdames; permettez-moi de vous le dire. Comment? vous craignez, & avec raiſon, d'éprouver l'inconſtance de votre Amant, ſi vous lui accordiez les faveurs qu'il ſollicite, auxquelles il n'a point

point droit, & qu'il ne peut obtenir que de votre foibleſſe, ou ſi vous voulez, de votre bonté; & vous prétendez en accabler l'Epoux à qui elles ſont acquiſes, pour vous l'attacher? Croyez-vous les lui faire déſirer en les lui prodiguant? Oubliez-vous donc que, comme les alimens, les plaiſirs ſont indigeſtes? Je ſuis toujours ſurpris que les femmes, qui ont une ſi profonde connaiſſance des intérêts du cœur, n'ayent point encore réformé leur code à cet égard. La maxime directement oppoſée à la leur eſt peut-être la vraie. Il n'eſt point queſtion ici des faveurs ſuprêmes; mais je penſe, moi, que fille qui n'étend pas trop loin les refus, & fem-

me qui ſait les employer à propos, ſont paſſées maîtreſſes en l'art d'aimer. En effet, elles obligent & l'Amant & l'Epoux dans leurs ſituations reſpectives : par-là elles acquièrent des droits, ſans en laiſſer prendre ſur elles. C'eſt à la ſcience d'accorder ou de refuſer à propos, que ſe renferment le chapitre de *l'Amour* & celui de *l'Hymen* dans le corps des Loix de ces deux conditions.

Il eſt un art d'amuſer, de plaire en refuſant, & de ſaiſir avec délicateſſe l'inſtant où les refus doivent ceſſer. Votre pudeur naturelle vous en inſtruira. Une défaite bien ménagée eſt toûjours l'effet du ſentiment. Elle met le comble à la félicité du

vainqueur & du vaincu. L'un s'applaudit de s'être défendu ; l'autre, d'avoir persévéré : ces motifs excitent de part & d'autre la reconnaissance, & l'on jouit mutuellement de sa complaisance & de son obstination. Féconde en agréables chimères, l'imagination donne au sentiment tout l'honneur d'une victoire qui souvent n'est due qu'au besoin.

La saison de l'Amour contraint, ce temps qui précède l'union conjugale, est l'aurore de la vie. Pour bien des personnes, c'est la seule époque capable, par son souvenir même, de les y attacher. Les chagrins qu'on éprouve dans cet intervalle fortuné, ne font qu'ajoûter au bon-

heur. Tout; juſqu'à la douleur & aux peines, s'y transforme en plaiſirs. En ſçavez-vous la cauſe? Les préludes du plaiſir ſuprême ſont plus ſatisfaiſans, enyvrent l'ame de plus de volupté, que ce plaiſir lui-même. Ils ont plus de durée; encore peut-on la prolonger : diſons tout ; le deſir leur ſurvit, il les ſuit toûjours. Tendres expreſſions, ſentimens délicats, careſſes affectueuſes, coups-d'œil raviſſans, ſoupirs du cœur, élancemens de l'ame, mouvemens inconnus, palpitation univerſelle; toutes ces ſenſations affectent deux Amans; toutes ſont diſtinctes, & par-là plus voluptueuſes. Mais enfin le moment arrive où, forcés de cèder à l'im-

pétuoſité du feu qui les anime, au choc trop violent du ſang qui bouillonne dans leurs veines, ils ſe précipitent dans les bras l'un de l'autre, & n'expriment plus que par leur ſilence qu'ils ſont parvenus au dernier terme du bonheur. Alors tout eſt confondu pour eux. Ce n'eſt plus lui, ce n'eſt plus elle ; c'eſt un couple qui ne ſent plus rien de particulier; dont toutes les impulſions, toutes les ſenſations ſont communes; dont toute l'attention eſt concentrée en lui-même. Dieux! quelle ſituation! & qu'elle eſt délicieuſe! Pourquoi n'en ſortons-nous que pour tomber dans un affaiſſement total de corps & d'eſprit, dans un enchante-

ment ſtupide, qui indiquent qu'un plus long ébranlement dans la machine en pourrait cauſer la deſtruction, que des impreſſions plus vives forceraient tous les reſſorts, & qu'il eſt temps de ſe ſéparer?

Quand les ſuites attachées à l'excès des plaiſirs ne feraient pas auſſi funeſtes qu'elles le ſont par rapport aux Epoux; quand la ſatiété ne produirait pas dans l'un ce refroidiſſement qui ſert toujours de prétexte à l'infidélité de l'autre; quand, en un mot, les privations totales ne ſuivraient pas néceſſairement des jouiſſances immodérées; une Loi immuable les proſcrit, & la peine due aux violateurs de ce ſaint pré-

cepte s'étend jusqu'à leur postérité. La Nature a voulu que l'acte le plus capable de flater nos sens, d'exciter en nous cette joie ineffable qui exclut toute autre affection, fût en même temps l'acte le plus sérieux dans son objet. Non, Sophie, il ne faut pas perdre absolument de vue, en cédant à nos tendres désirs, qu'ils ne nous ont été donnés que pour transmettre la vie à des créatures dont la constitution bonne ou mauvaise, le caractère d'esprit ou de stupidité, dépendent de la maniére dont leurs Auteurs ont sçu régler l'usage de leurs passions.

Jugez par vous-même combien la conduite de nos parens influe sur nous. Vous êtes beau-

coup plus formée à quinze ans, que ne le sont plusieurs de vos compagnes qui approchent de la majorité; jamais vous n'avez été attaquée d'aucune maladie grave, & tout en vous, jusqu'à vos inclinations, dénote une complexion robuste. Vous avez appris, & facilement, dès qu'on vous a enseignée; avant d'avoir des principes, vous raisonniez juste. Sans doute, ma chère Sophie, vous serez la mère d'une postérité nombreuse & saine qui, sans des accidens qu'on ne peut prévoir, se perpétuera bien avant dans les siècles à venir. Comparez-vous à Julie, plus âgée que vous, pour le moins de cinq ans. C'est, je crois, une très-bonne personne; je ne lui connais point de vices.

De petits défauts, de petites vertus, forment ſon caractère. C'eſt un trop chétif individu pour ateindre au grand. J'ai connu ſon père & ſa mère. Peu curieux de faire partager leur bonheur à leurs deſcendans, ils ne ſe contentèrent pas d'en jouir; ils en abusèrent. Pendant les premiers mois de leur mariage ils vécurent enſemble comme des gens qui doivent ſe quitter bientôt, ou qu'une autorité étrangère eſt toûjours ſur le point de ſéparer. Ils ne purent en effet tenir longtemps à ce genre de vie, qui eſt, dit-on, celui des Tourterelles, mais qui n'eſt point le nôtre. Leurs ſentimens mutuels s'épuisèrent; ils ne tardèrent pas à ne

plus rien ſentir l'un pour l'autre : ils avaient trop ſenti : ils avaient trop pris pour des mouvemens naturels, des mouvemens excités, des appétits vagues pour des beſoins. Un an s'était à peine écoulé qu'ils s'apperçurent qu'un vaſte appartement ne pouvait les contenir tous deux ; chacun eut le ſien à part. Un Médecin officieux preſcrivit le régime de deux lits ; on mit entre eux toute la diſtance poſſible. Dans la ſuite, ce régime paſſa en loi ; & nos Epoux, toûjours trop voiſins dans l'étendue d'un grand hôtel, ſe logèrent aux deux extrémités de la ville. Alors de nouveaux objets firent reparaître de nouveaux feux. L'on crut de part & d'autre s'être trompé dans ſon

premier choix, & que le nouvel engagement allait être éternel : autre erreur. L'on promit, & l'on viola ſes promeſſes toutes les fois que l'occaſion ſe préſenta ; & la vie entière de ces imprudens Epoux ſe paſſa à chercher le bonheur, ſans pouvoir le trouver.

Qu'ils étaient différens ceux dont vous tenez le jour, & dont je regrette encore la perte ! Votre Mère vous mit au monde lorſqu'elle avait quarante-ſept ans : votre Père l'adorait, quoiqu'il fût preſque ſeptuagénaire : mais c'étaient des modèles. Ils avaient réciproquement eû les prémices de leurs cœurs ; & quoiqu'ils s'aimaſſent éperduement, ils n'avaient jamais abuſé de la liberté

de se le témoigner. Ils ne croyaient pas qu'il fût permis d'affaiblir par un usage excessif, des sentimens dont la durée pouvait seule perpétuer leur bonheur. Sans s'interdire superstitieusement des plaisirs qu'ils avaient droit de goûter, sans se prescrire à cet égard d'insipides règles ni un fastidieux étiquette, ils ne s'y livraient que lorsqu'avertis par leurs sens ils se trouvaient assez d'existence pour la communiquer, ou lorsque la volupté, cette souveraine impérieuse des ames délicates, ne leur permettait plus de résister à son attrait. Au moindre signe de fécondité, l'Epoux respectait dans sa Femme une situation que les brûtes mêmes n'osent violer; & si

dans cet intervalle il leur fallait céder aux impulsions du désir, c'était avec les ménagemens qu'on doit à la plus précieuse de toutes les productions de la Nature. Une conduite si digne d'être imitée par l'héritière de leurs biens & de leurs vertus, vous donna cinq frères, dont vous feriez les délices, si les funestes hasards de la guerre ne vous les eussent enlevés.





LETTRE VI.

Des causes qui éteignent l'Amour. Comment l'Amitié naît.

Je reviens à ce que je vous ai dit dans ma dernière Lettre. Oui, ma chère Sophie, le grand art de fixer la paix & l'amitié au milieu des Sociétés intimes, c'est de saisir habilement les oppositions, & de substituer avec adresse aux objets fâcheux, qui affligent la mémoire, des objets flateurs qui la réjouissent : la plus légère connaissance de l'esprit humain vous apprendra combien ce moyen est excellent pour le captiver, puisque c'est toujours à la dernière impression reçue qu'il cède.

Le ſouvenir des douleurs les plus aigues, des peines les plus cuiſantes, du plus long intervalle de misère, eſt abſolument éteint chez la plûpart des hommes par l'inſtant de calme & de repos qui ſuccède à leurs tribulations; il n'eſt qu'un petit nombre d'images déſagréables dont le retour vient nous déchirer au ſein même du plaiſir; & les conceptions fortes ſont plus ſujettes à ce malheur que celles qui ſont faibles & débiles. Mais ſi des impreſſions, qu'on peut juger profondes par la nature de leur cauſe & par le temps de leur durée, ſont détruites momentanément, & quelquefois par l'action de certains mobiles aſſez indifférens

en apparence, quel doit être l'effet du retour subit de la Femme aimable & que nous aimons, sur l'impression très-récente, peu profonde & tout-à-coup discontinuée, qu'elle venait de nous causer par un accès d'humeur, ou seulement par un défaut de rapport entre la sienne & la nôtre ?

En supposant que le tort vienne de son côté, le contraste du procédé actuel avec le procédé antérieur, est tout ce qui frappe l'imagination. Nous voyons avec satisfaction qu'elle a sacrifié un mouvement de dépit au désir de nous plaire; & c'est un droit de plus qu'elle acquiert sur notre estime. Mais, m'allez-vous dire, si mon Epoux était l'aggresseur,

irais-je .... Uſez encore du même moyen, & vous jouirez bientôt de tout le pouvoir qui vous eſt dévolu par la Nature. Vous ſerez la ſouveraine chérie de votre Mari ; il règnera ; mais ce ſera par vous. Son amour-propre même, au défaut de l'affection du cœur, vous tiendrait compte de ce que vous lui avez épargné l'aveu humiliant de ſon tort ; de ce que vous ne ſemblez pas avoir ſaiſi un travers qu'il eſt bien-aiſe que vous ignoriez ; de ce que vous avez évité une diſcuſſion aigriſſante. Dans des temps plus éloignés, il vous aura une ſingulière obligation de vous être fait aimer lorſque de petits dégoûts, fondés ou non, lorſque des caprices paſſa-

gers tendaient à l'éloigner de vous. Des principes opposés à ceux que je vous prescris, ont apporté le trouble dans une infinité d'unions. Les Amans se pardonnent aisément de petites tracasseries, parce qu'alors l'intérêt tout-puissant du plaisir l'emporte sur toute autre considération. Peut-être même les Amans, s'ils me parlaient à cœur ouvert, m'avoueraient qu'ils ne pallient mutuellement leurs torts que dans l'espoir de les faire cesser dès qu'ils en seront les maîtres, & qu'ils ne seront plus obligés de feindre. Dans le Mariage, la raison invincible du plaisir qui nous entraînait, n'a plus lieu; l'imagination est comblée. Ce n'est plus désor-

mais avec des enthousiastes de l'Amour qu'on a à traiter: c'est l'esprit tranquille, c'est la froide raison qu'il faut satisfaire.

Vous rencontrerez bien des femmes dans la Société où vous allez entrer, qui vous conseilleront d'usurper la puissance sur votre Epoux: elles se donneront elles-mêmes pour exemple, & peut-être porteront-elles la dissimulation jusqu'à se dire heureuses d'avoir ainsi franchi les bornes que la Nature & les Loix leur avaient circonscrites. Croyez, Sophie, qu'il y a beaucoup d'illusoire dans ce bonheur & dans l'espèce de puissance dont on le fait résulter. Premièrement, c'est toujours le plus grand dégré de force qui dé-

termine le possesseur de la puissance active ; & par conséquent c'est au Mari qu'elle appartient. Secondement, la puissance, ou, si l'on veut, la prééminence des sexes a sa source dans la Nature & dans l'hérédité, toute considération de force ou de faiblesse à part : ainsi nos Rois naissent nos Souverains. C'est alors un droit de primauté acquis par le seul fait de son existence, par le rang que l'on tient de son genre qui par essence ou par convention est supérieur aux autres genres. Mais, sous ce rapport, la puissance appartient encore à l'Epoux. Il ne s'agit point ici d'écouter les vaines déclamations sur l'abus que peut faire de son pouvoir celui

qui en eſt revêtu : tenons-nous-en aux notions communes de la totalité morale des nations où les Femmes ſont ſubordonnées. Tout nous dit que l'Homme fut le chef dès l'origine des choſes; & il ne ſerait peut-être pas difficile de le démontrer. Mais que l'Homme ſoit le maître en vertu de ſon ſexe, ou à raiſon de la ſupériorité de ſes forces, cela eſt aſſez égal: il ne ſera pas moins vrai qu'il ne verra jamais empiéter ſur cette prérogative, ſans en conſerver un reſſentiment fâcheux contre l'uſurpateur. Il le ſouffrira peut-être par faibleſſe ou par timidité; mais il n'accèdera pas de plein gré à l'oppreſſion. C'eſt toujours un tigre qu'on enchaîne ou un

individu ſtupide qui méconnaît la plus eſſentielle de ſes propriétés.

L'uſurpation du pouvoir marital ne peut rendre heureuſe une Femme : cette vérité ſe prouve par l'idée du bonheur affecté au titre d'Epouſe, & qui eſt fondé ſur l'amour réciproque de ſon Mari pour elle, & d'elle pour ſon Mari. Que l'Epoux jouiſſe de ſa puiſſance; elle n'alterera point ſa tendreſſe, parce qu'alors cette puiſſance eſt dans les mains de celui auquel elle eſt propre; parce que le pouvoir eſt plus ſupportable dans celui qui a la force de l'exercer; parce qu'enfin tout alors eſt dans l'ordre.

Tenez-vous-en, ma chère

Sophie, à l'exercice du pouvoir que la Nature a departi à votre Sexe : il eſt plus étendu que le nôtre ; il n'eſt pas ſi facile de s'y ſouſtraire. Regnez par la beauté & la douceur, & vous verrez chaque jour votre empire s'accroître. N'enviez point au fils d'Alcmène ſon énorme maſſue : vous ne pouvez ſeulement la ſoulever, & ſon poids vous accableroit. Hercule filant aux pieds d'Omphale eſt l'image au vif de beaucoup de ménages ; mais il n'eſt pas juſqu'aux enfans qui ne ſaiſiſſent le ridicule de ce trait de la fable. L'abus du pouvoir eſt un crime, n'importe quelle que ſoit la qualité du Tyran : on a le droit de le déteſter, de le

fuir s'il eſt poſſible ; mais celui de le détruire appartient à la vengeance céleſte. Par oppoſition, l'autorité légitime eſt reſpectable par-tout où elle ſe trouve. Celle de l'Epoux participe de celle de Dieu ; elle en émane comme le pouvoir des Rois ; & pour ſe renfermer dans ſa ſphère naturelle, elle ne doit être ſentie que par le bien qu'elle produit. L'idée que nous en avons n'emporte avec ſoi que celle des ſecours & de la bienfaiſance. Sous ce point de vue, c'eſt un joug qu'on ſe plaît à porter ; & qui pourrait refuſer de s'y ſoumettre ? Mais la puiſſance du Mari n'a pas toûjours le bien pour effet : tant de femmes outragées...... On ne l'ignore pas.

Cependant, lorſqu'on vient à conſidérer la perpétuité des nœuds de l'Hymen, la nature de cet engagement en général, dans lequel la Puiſſance, quoiqu'uſurpée par la femme, reſte toûjours foncièrement dans le domaine de l'Epoux, qui peut à la première occaſion en reprendre l'exercice; lors, dis-je, qu'on fixe attentivement la nature du Mariage, on eſt conduit à penſer qu'il eſt préférable pour la femme trompée d'être ſoumiſe à un chef naturel qui réunit le pouvoir à la force, plutôt que de ſubir les loix de quiconque elle regarderait comme ſon eſclave, ou du moins comme ſon infé-

rieur dans l'ordre des genres. L'obéiſſance eſt plus ou moins inſupportable, comparativement au droit de celui qui l'exige.

Les gens qui diſtinguent dans tout, ſpécifient deux ſortes d'Amours ; l'un pur, ſans prétentions ſur l'objet aimé, & qui n'a pour but que d'acquérir ſa bienveillance & ſon eſtime : l'autre Amour n'eſt que le deſir perſonifié, que le penchant qui nous entraîne vers un objet indépendamment de notre volonté, & qui nous en fait ſouhaiter la poſſeſſion. On l'appelle l'Amour aveugle, & l'on ajoute qu'il eſt intéreſſé, corrompu, malin, ſouvent cruel ; qu'il eſt toujours prêt à tout ſacrifier pour ſe ſatisfaire. Il

eſt, comme tous les êtres de raiſon, ſurchargé d'une foule d'attributs qui s'entre-détruiſent mutuellement, & ſes contempteurs oubliant qu'ils l'ont fait aveugle, ſans choix, ſans diſcernement, ne laiſſent pas de lui attribuer des faits qui ſemblent annoncer une méchanceté réfléchie. L'Amour, ainſi que les autres Dieux, a ſes dévots & ſes ennemis, qui le ſervent ou l'outragent au gré de leur tempérament. On a diſputé ſur ſon culte & ſes loix, parce qu'on diſpute ſur tout, & principalement ſur ce qu'on n'entend pas. Les conteſtations ont fait naître les héréſies, & par elles l'erreur s'eſt convertie en principe. Heu-

reuſement que la tolérance à cet égard eſt parfaitement établie ; car il y aurait trop de coupables. Si vous conſultez l'Hiſtoire ; l'Amour détruiſit Illion, ravagea la Grèce, fonda l'Empire de Romulus par les ſoins de la belle Egérie ; mit la France à deux doigts de ſa perte, puis la fit triompher des Anglais. Il eſt, comme vous voyez, le principe du bien & du mal. C'eſt lui qui vous donna l'être : ceci n'eſt ni de l'Hiſtoire, ni de la Fable ; & c'eſt encore lui qui vous conduira dans les bras d'un Epoux pour communiquer la vie à d'autres êtres. Quoi qu'il en ſoit de l'Amour, il eſt aiſé de comprendre qu'étant aveugle & muni d'aîles,

on ne doit pas trop compter ſur ſa conſtance ; ſur-tout lorſqu'il eſt ſatisfait. Voilà l'Amour que nous connaiſſons. L'autre, s'il exiſte, fait des apparitions ſi rares & ſi ſubites ſur notre hémiſphère, qu'on n'en ſçait que le nom : encore eſt-ce ſur la foi de quelques ſpéculateurs, auxquels il arrive ſouvent de prendre les phantômes de leur imagination pour des réalités. Cependant cet amour, tel qu'il eſt, ſans goût déterminé, ſans connaiſſance diſtincte, donne naiſſance à la plus grande, à la plus noble, à la plus ſainte de toutes les paſſions ; à l'Amitié ; paſſion tendre, affectueuſe, ſenſible, compâtiſſan-

te, durable ; la seule qui sçait apprécier les humains, les rendre supportables & les faire chérir tels qu'ils sont. Elle jette un voile officieux sur leurs défauts, pour ne s'occuper que de leurs vertus. C'est toi seule, ô Amitié ! qui nous consoles du malheur de naître pour mourir !

Ecoutons la Bruyère sur cet article. » L'amour naît brusque-» ment sans autre réflexion, *dit* » *le grand Peintre des caractères* (a), » par tempérament ou par foi-» blesse ; un trait de beauté nous » fixe, nous détermine. L'amitié, » au contraire, se forme peu à

(a) *Caractères, ou Mœurs de ce siécle.* Du Cœur.

» peu, avec le temps, par la pra-
» tique, par un long commer-
» ce «. Si vous profitez habilement du temps de l'amour, le passage de l'amour à l'amitié sera imperceptible : ces deux sentimens se confondront même au point que vous ne pourrez les distinguer dans votre Epoux. L'attrait du plaisir, joint aux charmes d'une Société intime, toûjours égale, toûjours pleine de confiance, toûjours délicieuse, qui met le comble à tous les désirs parce qu'elle suffit au Corps & à l'Esprit, est bien capable de captiver le plus barbare de tous les hommes. Ceux dont le caractère ne peut être subjugué par une Femme aimable, pour la quelle ils ont eû

de l'Amour, par une Femme douce, ſage, modeſte, prévenante, ſont des monſtres qu'il faudrait étouffer, ou tout au moins exclure de l'Etat Conjugal.





LETTRE VII.

Dans le choix d'un Epoux, la bonté du cœur est préférable à la beauté de l'esprit. Des soins que doit prendre une femme. Distinction de l'emploi des deux sexes. L'incapacité de quelques femmes pour les affaires, vient de leur éducation : la plûpart ne remplissent point leurs devoirs en ménage, parce qu'elles les ignorent. L'oisiveté est la cause de la dépravation des mœurs.

LES petitesses du Cloître vous ont frappé, elles vous répugnent;

vous ſentez les inconvéniens du célibat en reſtant dans le monde, & vous êtes décidée à vous marier : cette réſolution m'enchante. Mais vous aviez fait d'avance une partie des réflexions que je vous ai propoſées ſur le Mariage ; cela met le comble à ma félicité. Vous ſerez Femme ! oui, ma chère Sophie, vous ſerez Femme ; & vous jouirez du double avantage d'être l'heureuſe Epouſe du plus fortuné des Epoux. Acceptez-en l'augure.

Malgré la belle humeur où vous m'avez mis, je veux vous gronder. Vous êtes une obſtinée. C'eſt à moi, dites-vous, de nommer votre Mari. Tout autre que moi pourrait être flaté de cet

excès de confiance : je n'en abuſerai point. Choiſiſſez vous-même. Je me réſerve de dire mon avis ſur votre choix : rien de plus, & cela ſuffit. C'eſt un joli préſent à faire à un Cavalier qu'une fille comme vous ; je le ſçais : mais il faut meſurer ſes libéralités ſur ſes richeſſes. Je ne vole pas ſi haut ; & je vous avouerai même ingénûment que, ſi j'avais une enfant qui vous reſſemblât, je ne ſçaurais à qui en faire le cadeau. Telle eſt, en vérité, ma poſition au moment où je vous parle. Vous connaiſſez à peu-près tous les hommes qui fréquentent chez moi : pluſieurs m'appellent leur ami ; il n'en eſt pas un que je vou-

lusse pour gendre. Vous les distinguerez sans peine sous ces noms empruntés.

Argyre a de la naissance, & un extérieur qui y répond. Ses ayeux avaient dissipé leur fortune; des successions inattendues, des mésalliances usitées de nos jours, ont rétabli la sienne; & l'on dit que pour la porter au point où elle est, il n'a pas ménagé ses vassaux; qu'il exerce sur eux ses droits dans la plus grande rigueur. Réduit jusqu'ici à œconomiser de très-minces facultés, il s'en est fait une habitude: il vit avec d'immenses revenus comme il vivait avant que de les posséder. S'il ne les ménageait que pour établir des enfans

chéris, ou pour répandre des bienfaits avec diſcernement, je lui applaudirais ; mais il eſt privé de poſtérité, & ſon meilleur ami n'a droit qu'à ſes conſeils. *Argyre* n'accumule ſon or que pour s'en faire une idole. Ses ſentimens de vénération s'accroîtront ſans doute en raiſon du nombre de ſes eſpèces, & je craindrais, au moins, qu'il ne ſe partageât inégalement entre ſa femme & ſes richeſſes, s'il s'aviſait de ſe remarier : car, vous le ſçavez, le cœur de l'avare ne déſempare point ſon tréſor.

On ne quitte point *Celaxe* ſans être enchanté de ſa politeſſe ; jamais il n'a contredit perſonne en face, & la ſtupidité d'Orgon

même trouve en lui un panégyriſte. Inépuiſable ſur le Chapitre des louanges de ceux qui ſont préſens, il n'eſt embarraſſé que lorſqu'il s'éleve deux ſentimens contraires dans la converſation. Alors, s'il ne peut fuir, il répend avec adreſſe ſur la matière agitée, tout le nébuleux de ſon caractère. La conduite de *Celaxe* annonce qu'il à des vues ; c'eſt tout ce qu'on en peut démêler ; mais, ſi j'étais femme, je craindrais d'en devenir l'objet.

Il ne me paraîtrait pas ſingulier qu'une jeune fille ſimple & franche, comme on l'eſt à votre âge, ſe prît de belle paſſion pour *Lagnéſie*, cet homme enjoué, ſaillant, qui s'amuſe de tout,

qui par tempérament met du feu dans tout ce qu'il dit. Amant né de toutes les femmes, il n'a jamais menti en leur proteſtant l'Amour le plus vif : il le ſent. S'il leur promettait de la conſtance, il ſerait un parjure ; & s'il oſait parler d'amitié, un profanateur.

Vous n'irez pas conclure de ce que je vous confie ſur ces hommes que vous connaiſſez, qu'ils ſont abſolument dépourvus de mérite : ce ſerait aller trop loin. Ils ont les talens de la Société, du moins pour la plûpart ; mais malheureuſement ces talens ne ſont point ceux du ménage, où les qualités de l'eſprit ſont moins eſſentielles que ne le ſont celles du cœur. Sur ce principe, ſi j'é-

tais forcé de faire un choix ; je préfererais *Agathon* & *Euthis* à *Megaſte*, à *Aſelgue*, & à tous ces aimables trop occupés du ſoin de ſe plaire, pour le partager ; ou qui, chargés par état de l'amuſement de tous les cercles, reviennent épuiſés de ſentiment auprès de leurs compagnes. Vous n'ignorez pas le ſort de la reſpectable *Eugénie*, & que toute ſa jouiſſance ſe borne à écouter l'ennuyeuſe énumération des plaiſirs qu'a goûté ſon Epoux, & dont elle eſt privée. Votre deſtinée ſerait ſemblable, ſi vous preniez pour Mari un de ces hommes auxquels l'indécence & la frivolité donnent le nom d'aimables & d'honnêtes ; car Eugénie

eſt la femme qui méritait le plus d'être heureuſe.

C'eſt préciſément parce qu'il ne ſuffit pas qu'un homme ſoit déſiré, fêté, chéri de pluſieurs cercles, pour l'épouſer ; c'eſt parce que ce ſont moins des qualités généralement eſtimées, que des Analogies avec Sophie, que nous cherchons, que vous devez choiſir vous-même. J'oſe d'ailleurs vous promettre que, tout compenſé, celui qui vous reſſemblera ne ſera haï de perſonne : il ne s'agit plus que de le rencontrer. Pour vous mettre à portée de choiſir, dans trois mois je vous retirerai du Couvent. Il faudra taire le deſſein que nous

avons de vous établir, & prétexter cette apparition dans le monde sur quelque fable que nous ajusterons. Si l'on nous devine, ou que, suivant l'usage, on veuille nous amener à des engagemens précoces, votre âge couvrira les refus que la raison nous dictera. Tout l'objet est d'éviter la foule & l'empressement des Adorateurs. Trompés par cette innocente feinte, plusieurs négligeront de prendre le masque propre à séduire; & les voyant tels qu'ils sont, nous ne risquerons pas de conclure un mariage dont l'intérêt ou de vagues passions déterminent seuls les motifs.

Mais quelque scrupuleuses que

ſoient votre attention & la mienne, ne nous flatons pas de ſçavoir tout ce qu'eſt votre Amant. Sa diſſimulation peut mettre en défaut toute la ſagacité de nos recherches. L'homme eſt ſouvent un Logogryphe dont on ne peut pénétrer tous les ſens divers. Un nœud fut préſenté à Alexandre; il le coupa. Ce n'était pas en expliquer l'artifice. Ce trait, au reſte, peut convenir au fils de Philippe : pour nous, c'eſt par le travail aſſidu, par l'habitude, par la Société intime, que nous venons à bout d'expliquer les énigmes du caractère. Nulle autre méthode pour parvenir à ce grand but; encore n'eſt-elle pas toûjours ſûre. Cependant il eſt

comme impossible que les premiers temps qui suivent le Mariage n'achevent de manifester du moins les principaux penchans de ceux avec lesquels on doit passer sa vie. Ils sont souvent un terme accordé pour apprendre à se connaître soi-même. Ces temps forment un intervalle d'autant plus précieux, que les Epoux y conservent d'ordinaire tous les droits qu'ils ont apportés en se mariant : la foule des desirs respectifs dont ils sont animés, les rend plus dociles à leurs volontés, à leurs goûts mutuels. Profitez habilement de ce court espace d'années, souvent de mois ; plus souvent encore de peu de jours, pour mettre la derniere

main au grand ouvrage de l'assortissement des rapports. Terminez les Analogies ; réprimez ce qui peut déplaire en vous ; essayez de détruire ce qui vous choque dans votre Epoux : si la chose est impossible, accoutumez-vous à pallier ce que vous ne pouvez détruire. Ceci est une leçon pour les deux sexes ; mais je l'adresse plus particulièrement au vôtre, parce que je le crois plus propre à achever l'importante affaire des rapports, d'où dépend le bonheur ou l'infortune des unions. Exemptes des sollicitudes que donnent la suite des principales affaires & la gestion des grandes Charges, les femmes sont plus à portée de descendre dans les dé-

tails qui nous échappent, de saisir les nuances de notre caractère : & parce qu'une éducation qui roule toûjours sur la science des mots, & jamais sur celle des choses, n'a point encore gâté leur beau naturel, elles s'entendent mieux que nous à la négociation des tendres intérêts. Le cœur ne se laisse point éblouir par des sophismes, & ne se convaint point par des raisonnemens abstraits. L'Esprit qui les inventa peut seul en être satisfait. Plaire, être aimées, devenir sensibles à leur tour, fixer dans la Société les plaisirs & les ris, y répandre les agrémens dont elles sont la source ; voilà le partage des femmes. C'est dans leurs bras que nous

devons trouver le délassement des travaux qu'éxige la conservation de cette même Société, & cette joie pure & tranquille, cette volupté enyvrante qui fait oublier les peines & les privations les plus rigoureuses. La vie n'est pour la plûpart des hommes qu'un mélange amer de chocs, de contradictions : nous les éprouvons sur les objets les plus indifférens, & les intervalles de repos sont rares & courts : que sera-ce, si l'on sophistique le caractère de nos femmes ? La dispute sera perpétuelle ; à chaque pas nous trouverons de nouveaux combats à essuyer ; & l'asyle jadis paisible & sacré de la couche, sera désormais

le Théâtre de l'Ergotiſme & du Manége.

Vous n'inférerez pas de ce que je dis ici, que je veuille interdire à votre ſexe le plaiſir d'acquérir des connaiſſances. Les femmes ne ſont pas plus faites que nous pour vivre ſous l'empire de l'ignorance & du préjugé. Forcé de vous livrer à l'inſtruction clauſtrale, j'ai ſuppléé autant qu'il a été en moi à ce que vos Inſtitutrices vous refuſaient ou ne pouvaient vous apprendre. Je vous ai entretenue de vive voix ou par écrit ſur tout ce qu'une fille peut & doit ſçavoir; & peut-être que notre correſpondance, ſi elle devenait publique, formerait un

un plan d'éducation domeſtique que beaucoup de familles adopteraient. Ce n'eſt donc point au ſçavoir des femmes que j'en veux ; j'exige le choix dans ce qu'elles doivent apprendre , & je me récrie contre la méthode d'enſeigner. Les Sciences abſtraites, les ſpéculations politiques, l'Art des intrigues, en un mot tout ce qui ne viſe pas à l'agrément de l'eſprit, à rendre le cœur bon & ſenſible, ne me ſemble pas fait pour elles. Les queſtions épineuſes de Métaphyſique & de Théologie, celles de la Morale ſyſtématique, une Logique trop exacte, une Grammaire trop épurée , donnent au caractère un certain tour rude, & à l'exté-

rieur un air de contention incompatible avec le ton de douceur qui leur eſt propre. Croyez-moi, Sophie, l'éducation qui a contribué à nous rendre méchans, ne vous rendrait pas meilleures : on verrait dans peu parmi vous, ce qui ſe voit chez les hommes ; autant d'opinions que de têtes, & la manie d'avoir raiſon devenir épidémique.

La Science du Gouvernement convient à un petit nombre de génies dont l'eſpèce eſt très-rare. Pour bien définir ce qui conſtitue le grand Miniſtre, il faut l'avoir été ſoi-même, & avec ſuccès ; & le dix-huitiéme ſiécle placera au rang des ſingularités qui le diſtinguent, d'avoir produit un homme excellent dans ce genre.

La guerre, les Arts, le Commerce, tels ſont les objets dont les hommes doivent s'occuper: j'ai déterminé plus haut ceux dont une femme doit s'amuſer. Et, ne vous y trompez pas, vous & nous y perdrons, ſi l'on confond les rôles. Les femmes devenues hommes, ſeront moins aimées qu'elles ne l'étaient étant femmes ; & ce n'eſt pas le ſeul riſque qu'elles courent, en ſe mêlant des affaires, leur fuſſent-elles perſonnelles. Il n'eſt cependant pas rare de voir aujourd'hui des femmes ſe livrer à l'intrigue & au manége ; & elles s'en acquittent merveilleuſement. Cette ſubverſion de l'emploi des ſexes vient-elle de celle des mœurs ?

Le prix dû au mérite fera-t-il réversible aux faiblesses, & n'arrivera-t-on aux honneurs que par le chemin de la honte? On dira que chez un peuple poli & sensible une femme obtient plus facilement. . . . . Sans contredit; mais il ne faut pas avoir une connaissance bien étendue du cœur humain, pour sentir que, quelque soit l'âge ou l'état du Protecteur, une femme a toûjours à craindre que les graces qu'elle sollicite ne soient mises à un prix dont elle ait à rougir. Dans quelque situation que soit un homme, une femme est pour lui une femme; & si elle est aimable, il en est violemment tenté. De nos jours, la maxime de la Bruyère est suf-

ceptible d'extenſion, & l'on peut ſuppoſer en général que le deſir d'obliger une belle femme, eſt toûjours accompagné d'un autre deſir. Le Protecteur adroit ſçait éloigner les ſoupçons & donner le change à la vertu allarmée : il ne vous témoignera d'abord que du dévouement ; mais il exagèrera les difficultés : c'eſt déjà mendier la reconnaiſſance. De faibles réuſſites feront naître l'eſpoir ; & vous vous ſentez déjà obligée. Les richeſſes, les grandeurs forment une perſpective bien capable de ſéduire : c'eſt pour un Epoux chéri qu'on les ſollicite ; vous adorez celui qui en eſt l'objet : vous ne haïrez pas celui qui en eſt le diſpenſateur :

ces ſentimens ſeraient contradictoires.

Malgré l'orgueil impoſant du Protecteur, ſes bontés vous feront illuſion : vous n'en devinerez pas les ſuites ; & quand vous les appercevriez, la vanité fera taire la crainte ; vous vous promettrez de ne pas faire plus de chemin que l'honneur n'en permet. Flatée par l'accueil de l'homme en place, étourdie par l'eſpérance délicieuſe d'élever ce que vous aimez, d'accroître ſa fortune, ſon rang, vous ne verrez point le précipice entr'ouvert ſous vos pas. Mais un poſte éclatant vient à vacquer. Il vous convient : il vous eſt propoſé. Que dis-je ? vous touchez au

moment d'en jouir. Enyvrez-vous de cette flateuſe attente ; conſtruiſez de magnifiques projets ſur ce brillant avenir ; laiſſez à votre ambition déployer tous ſes reſſorts : c'eſt où l'on vous attend. Il faut de violentes ſecouſſes pour humilier une ſageſſe héréditaire, & la vertu fondée ſur des principes : vous en allez éprouver, & des plus rudes. Une foule de concurrens traverſe vos deſſeins ; le Protecteur n'eſt plus maître de l'Emploi.... Il lui faut cèder aux demandes de tel Prince, à celles de la Ducheſſe de... Vous la connaiſſez, ſans doute ?.. Non... C'eſt une femme officieuſe, charmante ; c'eſt la reconnaiſſance même ; c'eſt le meil-

leur cœur.... Cependant, ajoûtera-t-on en vous fixant, il ne tiendra pas à moi que vous ne ſoyez préférée. Mais.... de votre côté....je me ferai beaucoup d'ennemis..... Vous êtes ſi belle, qu'il faut tout ſacrifier..... Commandez, Madame.... On vous rappellera la Ducheſſe de... On vous fera entendre poliment qu'elle eſt auſſi belle & plus douce que vous. Je vois tout ce qui ſe paſſe dans votre cœur pendant ce funeſte entretien : vous apprendrez avec une ſorte d'envie ce qu'on a fait pour elle ; vous preſſentirez à quel prix, & votre pudeur en ſouffrira ; mais entraînée par l'exemple, déchirée par la jalouſie & l'ambition, préve-

nue du desir bien naturel de vous être utile, qui peut vous retenir? La vertu.... La vertu? Eh! ce n'est qu'une arme offensive : elle peut vous empêcher d'ètre attaquée; voilà tout : mais si vous vous exposez à l'être, elle se taît, & d'un œil confus & tranquille contemple votre défaite. Sa timidité ne lui permet pas de s'y opposer.

Parmi les vertus il en est de locales, & qui dérivant des Loix du pays où l'on vit, ne s'acquèrent & ne se pratiquent qu'à l'aide de la raison & de la réflexion. Or, les secours que nous tirons de la raison sont lents à venir, & l'action des sens est aussi prompte que l'éclair. Voilà pour-

quoi les brutes mettent tant de célérité dans la ſatisfaction de leurs appétits, & tombent à cet égard ſi rarement dans l'erreur. Une loi générale les régit : partout l'inſtinct les avertit de ce qui leur eſt bon ; & tout ce qui leur eſt bon, leur eſt permis. Nous avons à peu-près la même faculté ; nous connaiſſons ce qui nous convient ; mais c'eſt à la raiſon à rectifier l'inſtinct en nous, à nous inſtruire de ce qu'il nous eſt licite de chercher, de ce que nous devons éviter, quoique notre choix l'éliſe ; & ſes déciſions tardives nous mettent ſouvent dans le cas de nous tromper ſur le *permis* & ſur le *défendu*, que nos paſſions ont l'art d'aſſimiler.

Vous pouvez attendre des conſeils de la raiſon, la vertu peut s'employer à votre défenſe; conſultez-les avant que d'entamer vos démarches : que ſi, au mépris de leurs inſpirations, vous vous expoſez, je le répète, elles vous abandonneront au péril que vous avez bien voulu courir.



LETTRE VIII.

Suite du même ſujet.

Les foibleſſes d'une femme, Sophie, ſont du nombre des fautes qu'on ne peut réparer. Il n'eſt cependant pas impoſſible que le même eſpoir porte vingt femmes à fouler aux pieds les loix de la pudeur & celles des ſermens : une ſeule recevra le prix de ſa honte. A quels regrets alors ſeront livrées celles qui auront oſé ſacrifier au vil intérêt ! C'eſt une lâcheté inſigne dans celui qui les a ſéduites : en eſt-ce moins une ſource inépuiſable de remords pour celles qui ſe ſont laiſſé trom-

per ? Dans un ſiécle ſi reſſemblant à celui d'Auguſte, dans un temps où l'on eſt venu au point de ne pas regarder le Mariage comme un état de chaſteté inviolable dans la pratique, la condition des Epoux comme une Société ſainte & reſpectable, ce ſera en vain que vous voudrez voiler une démarche haſardée & devenue criminelle ; on juſtifiera ſa perfidie par votre facilité. Humiliée, confondue, vous verrez votre état ſe diſſoudre, par la cauſe même qui devoit l'accroître & l'affermir. Vos deſſeins étaient d'élever votre Epoux, & vous le perdrez : ne prétendez plus qu'à ſa haîne. C'eſt l'intention qui fait les coupables.... je

l'avoue. Sans avoir projetté le crime, vous l'avez commis : vous ſubirez la peine due aux parjures.

Etre le défenſeur & l'appui de ſa femme, lui procurer tout le bien-être dont la ſituation de ſes affaires eſt ſuſceptible, & j'y comprends les agrémens de la vie ; donner tous les ſoins néceſſaires aux enfans dont le Ciel a béni ſa couche dans les divers états où ils ſe trouvent ; voilà l'emploi du mari. Ses ſollicitudes s'étendent encore à faire règner le bon ordre dans ſa maiſon, & reſpecter l'autorité paternelle ; à y entretenir l'habitude des vertus, & la pratique d'une ſaine Morale, conſiſtant en choſes, & non en mots.

C'eſt lui que regarde encore l'adminiſtration, l'amélioration des richeſſes héréditaires, & l'acquiſition de nouvelles, quand des moyens honnêtes d'en acquérir ſe préſentent. Tout l'extérieur, en un mot, eſt de ſon reſſort. Le dedans du ménage eſt dans celui de la femme. A elle appartient d'œconomiſer la fortune de la communauté par une ſage diſpenſation. Le mari apporte à la maſſe ; la femme diſtribue. Il ne faut ſouvent pas moins d'intelligence pour remplir ce ſecond emploi, que pour bien s'acquitter du premier. Cette importante opération exige d'une femme qu'elle deſcende dans les plus petits détails de ſon domeſtique ;

mais elle doit se garder de tomber dans l'injuste lézine en cherchant une sage œconomie.

L'intérieur de votre maison sera pour vous une occupation presque continuelle, & vous ne tarderez pas à vous appercevoir des avantages que peut produire cette espèce de travail. Quand, pour vous encourager à l'entreprendre, vous n'auriez pas l'expérience de cent familles ruinées par une aveugle confiance en leurs gens d'affaires, un autre motif, plus puissant encore que l'intérêt de la fortune, doit vous y déterminer : l'oisiveté fomente les vices. Cette vérité, pour être triviale, n'en est pas moins une vérité. Je n'ignore point qu'il est

d'autres moyens de bannir l'ennui ; mais presque tous ne font que varier l'inutilité, & la plûpart sont dangereux à mettre en œuvre. Le jeu est ruineux. Le cercle a des inconvéniens d'un autre genre. La vertu n'est pas d'airain : à force d'être heurtée, elle se brise. Les parties de plaisir ; elles sont suspectes avec des Cavaliers ; avec des femmes elles sont insipides, & quelquefois l'innocence y court d'autant plus de danger qu'elle s'y croit plus en sureté. Passerez-vous le temps à des toilettes répetées ? Non : elles sont incapables de remplir le vuide le plus imperceptible du cœur ou de l'esprit. D'ailleurs vous gâterez la nature en vous,

ſi vous y joignez l'art. Un Critique que vous eſtimez (a) diſait dans le ſeizième ſiécle, que de toutes les laideurs, les beautés artificielles & forcées étaient les plus inſupportables.

Mon deſſein n'eſt cependant pas de vous concentrer dans votre ménage, ni de vous faire de ſes détails un cercle d'où vous ne puiſſiez ſortir. Jouiſſez de la vie; votre âge, votre état, votre fortune, votre ſanté vous le permettent, vous l'ordonnent même. Dérober tant d'agrémens à la Société ſerait un petit crime dont vous ſeriez reſponſable, & que je ſerais le premier à ne vous

(a) Montaigne.

point pardonner. Oui, chère Sophie, jouiſſez, partagez dans le monde les plaiſirs que vous y ferez naître. Jouez un peu ; mais d'une humeur égale ; ſans aigreur dans la perte, ſans joie maligne dans le gain. C'eſt un tribut qu'on doit à la Société ; en s'en acquittant, l'on s'évite un plus grand chagrin ; celui d'entendre débiter des impertinences. La ſotiſe, l'inutilité, & plus encore l'avarice, ont fait du jeu une affaire ſérieuſe : & ce n'eſt pas la ſeule contradiction où notre eſpèce ſoit tombée. Vous n'imiterez pas ces femmes qui, après avoir perdu leur fortune & leurs charmes, oſent encore ſe rendre la caution perſonnelle d'un évé-

nement fortuit. Le jeu, qui eſt pour elles une occupation fatiguante, un commerce que la probité ne règle pas toûjours, ne ſervira qu'à votre délaſſement. L'extravagante combinaiſon du haſard ne mérite pas d'appliquer une tête bien faite.

Tenez cercle chez vous, & ſuivez-le chez des amis honnêtes. C'eſt dans la vivacité des converſations que l'eſprit s'anime, ſe déploye, prend d'heureux tours, acquert de nouvelles notions, développe celles qu'il a. L'émulation qui règne dans les cercles, exalte les idées; & comme la mémoire, ainſi que l'eſtomach, a ſa meſure, il faut la dégorger en parlant: c'eſt

d'ailleurs le moyen de l'enrichir de ce que disent les autres. Une conversation bien montée est, pour l'esprit, ce que la promenade dans un air salubre est pour le corps. L'Esprit se rouille dans la solitude, il s'y engourdit, il y prend trop de consistance. Voilà pourquoi les Sçavans qui mènent une vie retirée paraissent singuliers quand ils se trouvent dans le monde. Ce n'est pas faute de connaissances; mais leurs connaissances sont pour eux. Semblables à ces étrangers dont nous entendons la langue, sans la pouvoir parler, ils ne sçauraient communiquer avec nous. Ils pensent, ils écrivent; la société les traduit en langue vulgaire.

J'ajoûterai à l'article des cercles, qu'il en faudrait avoir de deux fortes : les uns pour s'inſtruire & ſe former le cœur ; composés d'amis ſurs, bons & éclairés : les autres pour s'amuſer & s'égayer. Il ne faut pas être trop difficile ſur le choix de ceux-ci ; & comme il n'y a rien à y gagner, on n'y doit pas perdre un temps que la ſuite de nos propres affaires exige.

Ne vous imaginez pas, ma chère Sophie, que le plan de vie que je vous trace tienne à la myſantropie, ni qu'il ſoit néceſſaire d'avoir une tournure d'eſprit, une pente ſingulière, pour le ſuivre. Nous n'aimons pas tant la frivolité qu'on pour-

rait le penſer : c'eſt ſouvent par inconſéquence que nous nous y livrons. Que cette foule innombrable qui court après les plaiſirs ne vous en impoſe pas : parmi les plus ardens à les rechercher, il en eſt beaucoup qui les mépriſent, qui les haïſſent même. Ce n'eſt pas la joie qu'ils deſirent, ils ne la ſçauraient goûter ; c'eſt la mauvaiſe ſituation de leurs affaires, ce ſont les inquiétudes du cœur qui les agitent, & dont ils veulent ſe diſtraire. Faible reſſource contre l'idée du mal qu'on a fait, des fautes qu'on a commiſes ; de l'honnête, dont on a négligé la pratique : vain effort pour éteindre des remords que la conſcience prend ſoin d'aigrir.

Avec un cœur pur, avec une ame droite & le talent de penſer, on ne s'ennuie jamais. La vertu ſe complaît dans ſes œuvres, & le ſouvenir du bien eſt toûjours délicieux.

Mais pour pratiquer le bien, il faut le connaître, & cette ſcience n'eſt pas ſi aiſée à acquérir qu'on le penſe communément. L'éducation vulgaire s'en tient à cet égard à des principes trop généraux; nous aurions encore beſoin de nouveaux maîtres pour en faire l'application. On peut recueillir quelques traits de morale à l'école du monde; mais les maximes & la conduite y ſont ſi variées, ſi mélangés, les modèles ſi contraſtans, qu'il faut une gran-

de habileté à saisir les oppositions, pour ne s'y pas tromper, & un excellent naturel pour ne se pas laisser entraîner par les mauvais exemples, plutôt que par les bons. Les livres & les spectacles, voilà les précepteurs du genre humain. Ce sont eux qui formèrent les Grecs & les Romains que nous admirons; ils nous ont tirés de la barbarie, & ils feront la leçon aux générations futures. Je crois même que les spectacles conviennent mieux à une jeune personne, qu'ils ont plus d'empire sur son esprit, que n'en ont les livres, parce que les sujets y sont en action. A votre âge, on se prête aisément à l'illusion : on serait volontiers Andromaque,

ou Zénobie, Alzire ou Mérope, & l'on s'applique à imiter ces grandes femmes. Au ſpectacle, tout eſt peint dans le grand; cela ne peut manquer d'élever l'ame, & d'y fomenter les paſſions nobles.

Je ſuppoſe que ſuivant le torrent de la mode, vous ne convertirez point le jour en nuit, pour paſſer le temps deſtiné au repos, à d'atténuans plaiſirs. Si la ſanté, ce don précieux de la nature, n'eſt pas un motif capable de vous empêcher d'intervertir l'ordre, ſongez à vos domeſtiques, qui, ne participant pas à vos plaiſirs, & n'ayant pas les mêmes reſſources que vous pour réparer leurs forces épuiſées par les veilles, ont

droit de mumurer & de se plaindre de vos crūels amusemens. Ils ne sont pas vos esclaves; la nature n'en connaît point. La différence d'eux à vous dans le système général, ne consiste qu'en quelques titres arbitraires qu'un Corsaire d'Alger mépriserait ; qu'en quelques possessions dont ils sont privés. Un accident imprévu peut causer le revirement de leur fortune & de la vôtre. Du reste, même origine, même fin. L'inexorable Parque.... Ne l'oubliez jamais.

Votre matinée sera remplie par les occupations domestiques; une partie sera destinée à répondre aux gens dont vous avez affaire, & à ceux qui ont besoin de

vous. Ces derniers ne doivent pas éprouver plus de délais que les autres; car le pouvoir de faire du bien est la plus noble prérogative des personnes de votre état. Ne prenez pas trop au pied de la lettre la maxime qui dit, qu'il faut mesurer ses largesses sur ses facultés; ce qui s'entend de ne dispo-ser que de son superflu en faveur de ceux que la nécessité réduit à l'état humiliant de demander des secours. Il est des circonstances horribles & pressantes, qui ne semblent pas devoir permettre aux riches de calculer. Alors ne vous consultez pas sur ce que vous pouvez, mais sur ce que vous devez faire. Pour vous dé-terminer sans discussion, mettez-

vous à la place du malheureux ; que dans votre idée il prenne la vôtre. Eh bien ! que voudriez-vous qu'il fît pour vous ? C'eſt-là préciſément ce que vous devez faire pour lui. Au retour de la première campagne de Flandres, votre père apprit que le Chevalier de M*** était détenu à Dijon pour une ſomme de dix mille livres. Il connaiſſait ce jeune homme, ſa probité, ſa bonne conduite ; mais il n'avait pas cette ſomme. Il l'emprunta ſur ſes bijoux, prit la poſte & fut délivrer ſon ami, qui était ſur le point de perdre ſon emploi & peut-être toute ſa fortune. Des larmes furent pour-lors tout le tribut que put offrir le Chevalier : mais

qu'elles étaient précieuses ! C'étaient les larmes de la reconnaissance. Une occasion la signala par des effets plus marqués. Votre père est blessé à Lawfelt ; son cheval est tué sous lui en même temps. Le Chevalier l'apprend, vole vers son bienfaiteur, le joint, le dégage & lui donne son cheval. Les petits dons, qu'on appelle aumônes ne sont pas sans utilité ; mais il ne servent souvent qu'à entretenir la paresse, & ne font toûjours que prolonger la misère. Les grands services relevent les situations, redonnent l'être aux familles qui les reçoivent, & produisent ordinairement, dans ceux qui en sont l'objet, d'inéfaçables sentimens de

reconnaissance & d'estime. Il ne s'agit que de les rendre avec discernement.

D'après l'idée que je vous donne d'une ménagère, vous croyez qu'elle a peu de loisir : ah! Sophie, que de femmes en seraient encore aux termes de l'innocence, si on leur eût appris à s'occuper ! Malgré les détails multipliés d'une maison, si vous sçavez œconomiser le temps, vous en aurez toûjours de reste. Le fonds de frivolité qu'on donne à nos femmes a mis le calcul des momens au-dessus de leur portée. Que leur revient-il de cette espèce de *Riénisme* dans lequel elles végètent ? Le vain usage qu'elle font de leurs plus beaux

jours ne juſtifie-t-il pas le ſort qu'ont la plupart d'entr'elles, d'être haïes & mépriſées de leurs Epoux ? Une humeur folâtre à l'excès, un caractère de diſſipation, un penchant avide pour les plaiſirs, une répugnance invincible pour le ſérieux, ce jargon puérile & ſans ſignification qu'elles parlent ſans ceſſe ; tout cela peut plaire un inſtant : & encore à qui cela peut-il plaire ? A un Amant étourdi. La folie, la gaieté ſont l'élément de l'Amour. Mais l'effervecence, mais ce raviſſement qu'excite une poſſeſſion nouvelle & fortement déſirée, ne durent pas toûjours ; & les ſens calmés laiſſent voir à la raiſon qu'on s'eſt déçu, en agiſſant comme celui

qui préférerait une de ces pierres artificielles, dont l'éclat éblouit au premier coup d'œil, à un diamant dont le mérite & la valeur réelle sont indépendants du temps & de la mode. En effet, que cherche un homme en se mariant, sinon à s'associer une compagne qui partage ses plaisirs & ses peines; qui se charge des soins auxquels il ne peut lui-même se livrer; qui œconomise le fruit de ses travaux; qui lui donne des enfans, qui les éleve? Il n'a rien trouvé de tout cela. Sa femme oublie tous ses devoirs; peut-être ne les-a-t-elle jamais sçus: elle s'affranchit du plus sacré de tous; elle évite d'être mère. Et pourrait-elle vaguer dans les bals

pendant des nuits entières, pourrait-elle tenir jeu chez la C*** jusqu'à l'aube du jour, en portant un enfant dans ses flancs? Ce serait bien pire encore s'il lui fallait l'allaiter, s'il lui fallait veiller à la conservation d'une aussi précieuse & aussi délicate créature. A-t-elle les organes, le tempérament de cette grossière Fermière? Eh! oui, Marquise, cette Fermière vous ressemble : ce qui vous distingue d'elle, le sçavez-vous? C'est peut-être le sens-commun, l'honnêteté, le bon naturel, la religion, l'amour de ses devoirs. Ayez ses mœurs, & vous aurez sa complexion.

Pour une femme de ce caractère, lui parler d'affaires sérieuses, c'est

s'expoſer à ſon reſſentiment. La dot qu'elle a apportée doit la diſpenſer de tout ſoin.... Mais cette dot qui ſert de prétexte à votre inutilité, vous la diſſipez; mais nos revenus s'altèrent par votre dépenſe exceſſive; mais... Mon pauvre ami, je vous plains; vos raiſons ſont bonnes; mais c'eſt préciſément pour cela, qu'elles gliſſeront ſur les oreilles de votre femme. N'en dites pas d'avantage : laiſſez-vous ruiner paiſiblement. Peut-être éviterez-vous par là qu'on eſſaye de vous deshonorer. Vous connaiſſez les préjugés, vous ſçavez ce que peut oſer une femme pour ſe venger. Taiſez-vous. Et où trouverez-vous votre Epouſe pour

l'entretenir ſur ces objets qui vous intéreſſent ? Tout ſon temps eſt intercepté. Juſqu'à ſa toilette elle eſt obſédée par le Petit-maître impudent, par l'Abbé colifichet, par ce fade Plaiſant qui raille ſur tout, & qui ne manquerait pas de vous traduire en ridicule ; par cette foule d'agens du luxe qu'elle occupe inceſſamment ; par cet Auteur famélique, qui rime avec tant de ſuccès les indécences des ruelles, les ſcandaleuſes aventures des cercles, & tous ces ſujets propres à ſouiller l'imagination, à ſalir la mémoire & à entretenir la malignité du cœur. Je conviendrai avec vous, Sophie, que bien des hommes ont tort ; mais que

vous trouverez de femmes coupables quand vous ſerez dans le monde !

C'eſt en tenant une conduite oppoſée à celle de tant de femmes, & dont vous ſerez frappée quand vous verrez les choſes de plus près, que vous aurez l'eſtime de votre Epoux. Il ne ſentira peut-être pas d'abord tout ce que vous valez : continuez ; que cela ne vous effraye pas. Il vaut mieux être eſtimée toûjours, que d'être éperduement aimée pendant un mois, & mépriſée le reſte de ſa vie. A quelque point que votre mari ſoit infatué du ton-dominant, il ſçaura dans peu vous apprécier : attendez ſeulement qu'il vous connaiſſe ; & je vous

réponds de toute sa reconnaissance, de tout son amour, &, ce qui vous importe plus encore, de toute son amitié. La vertu est l'aimant du cœur. Suivez l'homme, pour vous en convaincre : même au milieu des désordres, il la respecte ; il ne peut entendre prononcer son nom sans rougir, sans éprouver des remords. Ce n'est pas la haîne ; c'est l'ignorance de la vertu qui fait les grands coupables & les insignes scélérats.

J'ai peine à me persuader que notre espèce apporte en naissant le germe de tous les défauts dont elle est entachée. Les différences de conduite ne viennent point des différences physiques qui survien-

nent dans la nature. Le monde a été ce qu'il eſt, ce qu'il ſera, & la contexture des individus ne ſemble avoir éprouvé aucune variation. Je ne puis imaginer qu'une femme naiſſe diſſipée, inconſéquente, légère, & avec tous les penchans qui ne conviennent point à ſon ſexe. Pourquoi naîtrait-elle aujourd'hui plutôt qu'il y a deux cent ans, avec cette propenſion au vice qui eſt ſi marquée dans quelques-unes ? Admettrons-nous l'énervation dans les principes ; ou l'affaiſſement dans les reſſorts d'une machine dont tout concourt à établir la permanence ? J'aime mieux croire qu'une éducation défectueuſe, peu analogue au ſexe qui en eſt l'objet ;

& fortifiée par l'habitude, pervertit la nature dans les femmes. On tient sa fille dans la retraite jusqu'à dix-huit ans : là d'imbécilles Gouvernantes s'appliquent à lui faire un mystère de ce qu'elle doit sçavoir, & plus souvent encore à lui enseigner ce qu'elle devrait ignorer. Elles lui forment un caractère assorti de tous les travers du leur. Ensuite on introduit cette fille dans le monde qu'elle ne connait point, & on ne lui a pas donné de principes pour s'y conduire. On ne cesse de crier que le monde est un séducteur, & on livre une jeune personne privée de la science du choix, à la merci des exemples. Jusqu'ici elle n'a rien pen-

ſé, rien fait; le rien continuera à l'occuper. Cent femmes qu'elle verra, lui donneront leçon de l'oiſiveté dans laquelle elle a toûjours vécu. L'air, le ton ingénus, les manières empruntées, fourniſſent à l'Epigramme; des expreſſions naïves, qui ſont le pur langage de l'innocence, apprêtent à rire aux plaiſans; une fille s'en apperçoit. Alors, n'ayant aucune notion de ce qui eſt bon & utile, & voulant éviter le ridicule, elle ſe fait un ſçavoir puérile d'une foule de bagatelles, une vertu de mots, une pudeur artificielle qui rougit en ſouriant lorſqu'elle devroit s'indigner, qui affecte les plus vives allarmes ſans apparence de danger, mais qui ſe taira

à l'aſpect d'un péril certain.

Pendant que cette fille lutte contre la corruption , qui ſans doute répugne à ſon cœur, de quoi s'occupe ſa mère & ſes proches ? De ſon maintien. Il faut qu'elle perde les minauderies du Cloître : on a raiſon. Mais à quoi l'occuperez-vous ? A en apprendre d'autres. Ainſi ſe paſſent en inutilités, des jours précieux, des jours qu'on devrait employer à l'inſtruire, par la pratique, ſur ſes devoirs futurs, ſur l'indiſpenſable néceſſité du travail dans quelque ſituation que le ſort nous ait fait naître, ſur l'état du mariage auquel elle eſt deſtinée, &c. Vous traitez comme un enfant une fille qui va bientôt être la mère de

plusieurs enfans : eh ! à quoi pensez-vous ? Ne voyez-vous pas que ce que vous faites à son égard, elle le fera à l'égard de sa postérité, & que c'est ainsi que la sottise se perpétue ?

D'après cette conduite, qui est celle de beaucoup de parens, on ne doit pas s'étonner de l'incapacité absolue de tant de femmes, pour tout ce qui concerne la manutention de leur ménage. Pour sçavoir, il faut apprendre : les bons ouvriers qui n'ont point eû de maîtres, sont des phénomènes. Il nous faut des modèles. Qui n'a rien vû, ne sçait rien ; & qui n'a rien fait à vingt ans, ne fera rien de sa vie, ou fera mal tout ce qu'il voudra faire.

Le déſœuvrement total où ſe trouve une jeune femme qui paſſe du couvent ou de la maiſon paternelle dans une famille étrangère, la conduit inſenſiblement à des réflexions qui ſont le prélude de l'ennui. En vain, pour le chaſſer, elle multiplie dans ſon idée les avantages que ſon nouvel état lui procure; en vain elle s'enyvre des plaiſirs que l'Hymen permet, & dont il n'eſt point avare dans les commencemens de l'union. Plus les paſſions agiſſent fortement, & moins elles durent; c'eſt ce qu'elle ignore. Elle ignore auſſi, qu'une ſociété, uniquement fondée ſur les plaiſirs, ne peut ſubſiſter long-temps. Ils ceſſent ou ſe rallentiſſent, les

desirs restent; ils fomentent, ils s'accroissent dans le repos, & l'obligation de les satisfaire est une loi de nécessité. Pour fuir l'oisiveté qui nous tue, on recourt à ce qu'on sçait; & quand on ne sçait que des bagatelles, on s'en fait un cercle d'occupations, toûjours insuffisantes pour remplir le vuide du cœur; mais capables au moins d'étourdir l'esprit. Ainsi la vie entière de cette femme sera partagée en deux intervalles, dont l'un sera rempli par l'ennui, & l'autre par les efforts inutiles qu'elle fera pour le bannir.

On ne joue pas long-temps le rôle d'inutile, sans se devenir à charge à soi-même. Dans cette situation une femme jette un

coup-d'œil incertain ſur les objets qui l'environnent. Des différentes images qui s'offrent à ſon eſprit, elle n'a l'idée que des plaiſirs qui l'ont ſi agréablement occupée. Elle s'examine & conſulte ſon cœur : elle croit que leur prolongation pourrait la rendre heureuſe : c'eſt la ſeule reſſource contre la langueur qui l'accable. Pourquoi ne tentera-t-elle pas de ſe la procurer ? Elle ſera aidée dans ce projet par un Amant qui levera ſes ſcrupules. La première démarche la fera rougir ; la pudeur fuira à la ſeconde : le plus humiliant éclat ne pourrait déſormais l'arrêter. Enfin les années s'écoulent, la beauté diſparaît & avec elle les adorateurs. Victime